

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

FABLI - Fabrique de la littérature

2021/2022

Mémoire de création

À la recherche des bonbons perdus

Mingfei ZHA

Mémoire dirigé par

Cécile Kovacshazy

Maîtresse de conférences habilitée en littératures comparées

Remerciements

Je souhaite avant tout remercier ma directrice de mémoire, Madame Cécile Kovacshazy, pour sa patience, sa disponibilité et sa supervision éclairée tout au long de l'élaboration de ce mémoire. C'est grâce à ses conseils avisés, ses remarques judicieuses et ses exigences rigoureuses que ce mémoire a pu se réaliser.

J'adresse également mes sincères remerciements aux intervenants professionnels responsables de ma formation, pour le temps qu'ils consacrent à m'encadrer, à m'orienter et à me fournir tout ce qui est nécessaire pour faciliter ma vie universitaire.

Je voudrais exprimer toute ma gratitude à mes parents pour les soutiens financier et émotionnel qu'ils m'ont offerts lors de mes études.

Enfin, un grand merci aux amis et aux camarades dont l'encouragement constant m'a été d'un grand réconfort et a contribué à l'aboutissement de ce travail.

Droits d'auteurs

Mémoire de Master confidentiel.
Cette création est mise à disposition selon le Contrat :

« **Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de modification 3.0 France** »

disponible en ligne : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>



Table des matières

Chapitre I. Fille	5
Chapitre II. À l'école	13
Chapitre III. La honte.....	19
Chapitre IV. Adulte	32
Chapitre V. Le banquet	44
La genèse de la nouvelle	46
Conclusion	67
Références bibliographiques	68
Annexe : ma première pièce théâtrale.....	70

À la recherche des bonbons perdus

par Mingfei ZHA

Chapitre 1 : Fille

Bonjour. Je suis Chinoise. J'apprends le français depuis six ans. Si j'écris ce livre en français, c'est parce que cette langue m'offre une protection que ma langue maternelle ne m'accorde pas. Je me sens en sécurité quand j'écris cette histoire en français. Aucune des personnes réelles d'où les personnages de cette histoire tirent leur origine ne prendra jamais conscience que sa vie a été exposée au public. Ceux qui partagent la même terre que moi ne comprendront pas ce que j'écris à travers des codes alphabétiques. Je me rappelle tout à coup que ce que j'écris dans ma langue maternelle, qu'il s'agisse d'une publication sur les réseaux sociaux ou d'un journal intime, est tout le temps rempli de plaisanteries, de parodies et de métaphores, en ne laissant pas entrevoir ce que je vis et ce que je ressens réellement. Je ne confie pas ma propre vie à mon journal. J'en ai honte. L'écrit en chinois sur mon intimité agacerait mes yeux. À l'école primaire, l'institutrice de chinois nous demandait de lui rendre un journal par semaine où nous devions raconter avec soin une journée ou un incident qui s'était passé lors des jours précédents afin de nous entraîner à l'écriture. Une fois, j'ai écrit un cours public donné par l'institutrice de chinois. J'ai décrit mon état psychologique tel qu'il était : « quand la professeure nous posa la question, j'eus envie de lever la main, mais à mesure qu'elle s'approchait de moi, ses dents jaunes devinrent subitement criardes à mes yeux, alors je ne voulus pas répondre à sa question. » Ce devoir m'a valu une très mauvaise note par rapport à celles de mes journaux précédents. Dès lors, j'ai évité d'écrire la vérité et commencé à dire des mensonges qui m'ont permis d'obtenir des notes pourtant satisfaisantes.

L'institutrice était une femme d'une trentaine d'années, grande et maigre, avec un teint jaunâtre, troublée régulièrement par des maux de tête, de dos et de gorge. La plupart du temps, elle fixait ses yeux dans le vide devant elle. Elle s'appelle Zhu (prononcer djou) qui signifie « la perle » en chinois. Elle parlait le mandarin sans une

once d'accent du sud, faisant preuve d'une plénitude dans la prononciation, parfaite comme une perle. Elle traçait des mots de sa belle écriture à la craie sur l'ardoise murale. Un jour, alors que j'écrivais au crayon sur le papier quadrillé, Zhu se baissa à côté de moi, accroupie, s'empara de mon crayon et écrivit sur la cahier. Sa chevelure retomba sur mes épaules, parsemée de cheveux blancs dont je ne savais pas si la cause en était la nature ou la craie. « La calligraphie ne dépend pas de la force. Regarde, tu as presque percé le papier, et elle tourna la page. Mais dis-moi, lequel te semble le plus puissant, le mien ou le tien ? » Bien que je ne compris pas très bien ce que voulait dire la « puissance » que comporte un caractère, je voyais très bien que son caractère était écrit sans peine, mais plus agréable à voir que le mien, bien structuré, disposé en équilibre. Elle parlait souvent de telle manière que les écoliers avaient du mal à la comprendre. Elle nous disait souvent que son résultat de Gaokao (équivalent au baccalauréat en France) avait été suffisamment bon pour être admise à l'Université de Tsinghua et à l'Université de Pékin¹. « Mais vous savez, à cette époque-là, les filles devaient rester avec leurs parents, tandis que les garçons devaient partir pour poursuivre leur carrière. C'est pourquoi mes parents m'ont envoyée à l'école normale primaire pour que je puisse devenir institutrice, me marier à un instituteur, fonder une famille et obtenir un domicile gratuit. »

Zhu avait nommé sa fille, qui était de ma classe, Duruo, qui trouve son origine dans un vers de la *Ballade de Mulan*² : Wan Li Fu Rong Ji, Guan Shan **Du Ruo** Fei (Mulan partit au front en traversant des montagnes et des forteresses avec tant de vitesse qu'il semblait qu'elle volait). Malheureusement, l'ambition ne s'hérite pas, ni l'intelligence. Au moment de la sieste, nous entendions souvent, tête enfouie dans les bras, seules les oreilles à l'extérieur, Zhu réprimander sévèrement sa fille qui eut une mauvaise note en mathématique et qui ne suivait pas l'explication de sa mère. Alors que son explication des règles d'une équation était hachée par le ventilateur de plafond, « idiot », « âne », des mots injurieux nous furent transportés par le vent remué. Je

¹ L'Université de Tsinghua et l'Université de Pékin sont considérées comme les universités les plus prestigieuses de la République populaire de Chine.

² N.B. Figurant dans l'anthologie *Yuefu shiji*, « Recueil des poèmes du bureau de la musique », la Ballade de Mulan raconte la légende d'une guerrière, digne exemple de vaillance, de fidélité et de pitié filiale, qui s'est déguisée en homme pour s'engager dans l'armée à la place de son vieux père.

tournai légèrement la tête vers la fenêtre, le front toujours collé aux bras afin que ce voyeurisme ne soit pas très manifeste, pour les voir avec un seul œil. À l'œil nu, je ne pouvais pas voir leur expression faciale. Je mis donc mes lunettes, baissai mon dos et éloignai mon corps de la table pour obtenir une vue plus claire et plus vaste.

Immobile et rigide, la fille fixa ses yeux sur la copie d'examen, comme si elle avait peur de devenir réellement ceux à qui sa mère la comparait si elle levait la tête et croisait son regard. Son visage était un mélange de consternation, de confusion et d'obéissance. Les capillaires tracés par hasard comme des balafres irréguliers sont plus rouges que d'habitude, comme si son embarras se dilatait et ne pouvait pas s'empêcher de se faire remarquer, au fur et à mesure que ses joues gonflées, son cou raide, ses cheveux bouclés et le pan de sa chemise tenu entre ses doigts se brûlaient et se fondaient sous la chaleur du silence qu'évoque la pause entre le discours de sa mère.

C'est une fille petite et ronde, deux queues de cheval symétriquement attachées, des joues creusées de fossettes provoquées par un sourire naïf. On dirait une fille-poupée sortie de la vitrine, malgré ses yeux bridés sans pli palpébral. (Et oui, une « poupée chinoise » n'existe pas. Même le mot « poupée » est traduit en chinois par « poupée étrangère »³.) Elle aimait d'ailleurs bien jouer à la poupée, plus précisément, parler à sa poupée en tant que sa mère : créer des besoins ou des troubles de son enfant, le calmer comme s'il criait, lui donner des ordres comme s'il n'était pas sage, et s'emporter en lui donnant des claques sur la tête comme si la turbulence de l'enfant avait épuisé sa patience. Ce jeu de rôle était interdit chez elle, comme elle me le confia. Chaque fois qu'elle parlait à sa poupée, sa mère se mettait en colère contre elle. Zhu désirait que sa fille consacre autant de temps que moi à la lecture, à l'étude des questions mathématiques et à un divertissement plus « intelligent » que la poupée. Comment réagirait-elle si elle savait que je me comportais comme une bonne élève à l'école seulement pour qu'on me laisse tranquille et que je parlais muettement avec mon feuillet, mes stylos, et les résultats des opérations arithmétiques pour m'amuser ? La

³ N.B. La poupée est nommée en chinois « 洋娃娃 ». Ce mot chinois apparaît au début du 20^e siècle avec l'entrée des poupées en celluloïd en Chine. « 洋 » signifie à l'origine « l'océan » et développe au fil du temps le sens d' « à l'étranger » « étranger » et « moderne » opposé à « local » et « démodé ». « 娃娃 » signifie « enfant » ou « poupée ».

maternité précoce, irrépressible et inopportune qui déborde de toutes les petites filles jaillit de ma gorge sur mon pupitre d'écolier. Les stylos aux couleurs variées, les crayons avec des extrémités pointues ou émoussées, les règles transparentes ou opaques, ils pleuraient pour que je les nourrisse. Aussitôt que je choisis l'un d'entre eux, je promis aux autres de les utiliser la prochaine fois et leur demandai d'arrêter de se quereller par jalousie. Je ne suis pas sûre si c'était le sentiment d'être nécessaire et désirée par ses enfants ou le pouvoir de dominer et discipliner un groupe d'assujettis qui me plaisait. Ou peut-être que je m'identifiais aux empereurs de la dynastie Qing qui disposent de milliers d'épouses impériales qui, selon les feuilletons télévisés, ne font rien d'autre dans la cour intérieure que se battre pour conquérir l'occasion d'accueillir le souverain chez soi pour une nuit.

Certains week-ends, Duruo venait chez moi pour qu'on fasse nos devoirs ensemble, ce qui était fortement encouragé par sa mère, adepte du principe millénaire chinois : « celui qui se mêle au vermillon rougit ; celui qui touche l'encre noircit ⁴ . » Malheureusement, j'étais un corps enduit de vermillon dont tous les organes étaient infiltrés par l'encre. Il ne s'agit pourtant pas d'une tentative de créer une illusion pour dissimuler une certaine intention vicieuse, mais d'un effet naturellement engendré par une série de jugements et de réactions intuitifs depuis ma naissance. Je suis née ainsi, et je ne peux rien y faire, de la même manière que Duruo est née une fille gaie, insouciant et innocente, que certains sont nés simples et sincères et gênent d'ailleurs par cette franchise, et que d'autres sont nés authentiques avec une crudité et effraient cependant par cette effronterie.

L'autre raison pour laquelle Duruo se rendait chez moi, c'est que j'étais la seule élève dont les parents ne l'envoyaient pas en week-end aux instituts fournissant des cours de dessin, de piano, de Guzheng⁵, de danse de bal au style international, de calligraphie chinoise, ou de préparation pour les Olympiades internationales de

⁴ N.B. Alors que le rouge signifie le sang, le danger et le révolte dans la culture occidentale, elle symbolise la chance, le bonheur et l'honnêteté dans la culture chinoise. Ainsi, par un contraste entre les significations opposées des deux couleurs, ce proverbe chinois qui date du III^e siècle incite les gens à s'approcher des bonnes âmes et à s'éloigner des âmes pourries.

⁵ Le Guzheng est un instrument de musique à cordes pincées traditionnel chinois de la famille des cithares sur table.

mathématiques, etc. On ne sait jamais si son enfant deviendra un deuxième Lang Lang⁶ ou un deuxième Ke Jie⁷. Néanmoins, mes parents n'étaient pas tentés de se ruer vers cette course acharnée en fabrication de prodige, soit parce qu'ils se contentaient d'attendre de moi un avenir aussi médiocre qu'eux/ que le leur, soit parce que ce que j'avais obtenu à l'école annonçait quelque chose d'au-delà de leur connaissance et de leur capacité à remodeler mon chemin. Il paraissait qu'un contrat s'établissait tacitement entre mes parents et moi : pourvu que tous les amis et les connaissances de mes parents leur adressent des compliments de félicitations au croisement dans la rue pour avoir élevé une enfant aussi forte en études scolaires, ils ne m'imposeraient rien dans mon temps libre contre mon gré. Cette habitude de faire des concessions à un sujet insignifiant en échange d'une liberté beaucoup plus importante est réitérée en de multiples façades de ma vie ultérieure.

À l'instant où mon père cria mon nom au rez-de-chaussée pour que je descende, j'étais absorbée dans les scènes aveuglantes d'un film américain téléchargé illégalement dans l'ordinateur lourd et lent gisant dans le bureau au premier étage. Je lui répondis de toute force afin que la voix transperce le plancher en marbre auquel à laquelle adhéraient des couches de gras. Effectivement, chez moi, tout le monde était prêt à répondre à toute interpellation et devait rester disponible tout le temps. Si je n'avais pas répondu, on serait monté dans le bureau ou dans ma chambre pour répéter la question en face de moi. Les portes étaient toutes ouvertes. Les portes fermées s'ouvraient sans frapper. En conséquence, pour éviter toute répétition de paroles, de mouvements et d'émotions, j'aurais voulu que la situation se clarifie une fois pour toutes.

Après avoir accusé réception du message que mon père m'eut adressé, je coupai le film et dévalai l'escalier. À peine finis-je la dernière marche que la voix argentine et rafraîchissante de Duruo m'arriva à travers la porte-paroi entre notre pâtisserie et le vestibule de la partie où se logeaient mes grands-parents. Duruo exhibait avec ardeur le

⁶ Pianiste chinois de renommée internationale, Lang Lang est considéré généralement comme un prodige du piano, lauréat du Concours international de jeunes pianistes à Ettlingen en Allemagne et du Concours Tchaïkovski pour jeunes musiciens au Japon à l'âge de 11 ans et de 13 ans.

⁷ Kejie, joueur de go professionnel chinois, est devenu le numéro un mondial à l'âge de 18 ans, et a battu plusieurs fois le champion coréen Lee Sedol.

kaléidoscope que son père lui avait apporté du Japon. Son visage, rougi par la chaleur sous laquelle elle marchait, brillait de joie et de naïveté. Sa veste accrochée déjà aux patères, son sac à dos imprimé du personnage du dessin animé japonais *Cardcaptor Sakura* au pied du comptoir. Mon grand-père, il aurait dû comme d'ordinaire s'asseoir derrière le comptoir ; au lieu de quoi il l'écoutait attentivement devant le comptoir avec des yeux encourageants et bienveillants. Mon père, deux mains remplies de moules, de pinceaux et de bocaux, faisait la navette entre l'atelier artisanal et le lieu de vente pour ne pas manquer la narration exotique de cette fille de dix ans. Je le saluai et puis m'adossai contre le paroi pour attendre que la profusion d'anecdotes écolières et de futilités familiales soit finie. Je l'observais sans ciller, cette oratrice mouillée de sueurs de fougue, ses gestes éblouissants libérés de son menu corps, cette aisance absolue avec laquelle elle échangeait avec MON père et MON grand-père. Je décodais certaines de ses phrases qui immédiatement déclenchaient un éclat de rire chez eux. J'étais jalouse des enfants bavardes, ceux qui ne faisaient pas d'effort pour démarrer une conversation, qui plaisaient aux adultes sans s'en rendre compte. Tout ce que je pouvais faire, c'était de m'effacer de ce tableau harmonieux et l'admirer de loin. Je passe toute ma vie à être spectatrice, jamais être actrice.

Des clients entrèrent. Mon père tria quelques gâteaux, les donna à Duruo et lui demanda de monter avec moi dans le bureau, comme si c'était elle qui était sa fille. Elle décrocha sa veste, saisit son sac à dos, et me suivit en montant les marches tachées de la farine et de l'huile. Je voulais rester dans le bureau pour finir mon film, alors qu'elle voulait qu'on se déplace dans ma chambre. Elle ne venait pas chez moi pour étudier, ce qu'elle avait été bien consciente lorsqu'elle eut préparé son sac à dos ; elle y sortit deux poupées. Pas des bébés habillés de pyjama en coton comme de coutume, mais des poupées Barbie toutes blondes et minces, l'une coiffée d'un chignon, avec un nœud papillon relié à son tutu, l'autre aux cheveux volumineux et ondulés, enveloppée dans une longue robe de bal à épaules dénudées. Les yeux des deux étaient couverts de traces de stylo bille à encre noire si bien qu'on ne reconnaissait pas leur couleur originale. Les lèvres et les pommettes aussi, recouvertes de l'encre rouge. Duruo me donna celle avec le chignon, même si je désirais l'autre. Toutes les jeunes filles voulaient devenir la plus

mûre et plus élégante, cheveux longs, robe somptueuse, tout ce qui corrigeait chez nous les résidus qu'on avait du mal à distinguer de ce qu'on trouvait chez un homme. On ne désirait ni être un garçon manqué ni une fille coquette, mais une déesse dotée d'une beauté innée et originale devant laquelle s'inclinaient tous les hommes attirés par cet enchantement inconscient ; juste comme le montrent les séries télévisées : l'héroïne gagne le cœur du héros quand ils se croisent par hasard à un coin de rue.

« Je peux prendre ta Barbie pour deux secondes ? » lui demandai-je, « tu peux prendre mon Kawaii Mashimaro si tu veux, » et je tirai le grand lapin en peluche rangé en bas dans la garde-robe, un cadeau d'anniversaire que m'avait offert une parente éloignée. « Qu'est-ce qu'il est grand ! » émergea sur sa face une surprise qu'on trouvait souvent sur un adulte émerveillé de voir un petit bébé tellement tendre, lisse, ignorant et délicieux qu'il voulait le pincer partout. Elle enfouit sa tête dans le visage empaillé en velours d'un blanc immaculé et le renifla profondément en ronronnant. Je pris la Barbie en robe pendant que Duruo reprenait son exercice de future maman sur mon lapin en peluche. La sublime femme était sur ma main. Un petit visage ovale, des cheveux blonds, des yeux grands, un nez hautement saillant... Elle appartenait à la catégorie d'humains esthétiquement supérieurs à ceux que je croisais journallement dans la rue. Chaque fois qu'un personnage du film américain était cadrés de très près, l'idée me venait que les Asiatiques étaient physiquement moins évolués par rapport aux Caucasiens. Ces derniers étaient des œuvres issues d'un long travail échelonné par la taille, le creusement, le cisèlement, l'aplatissement, l'assemblage et des mises au points minutieuses réalisés avec l'ébauchoir, le couteau, le ciseau, la gouge et les doigts, par l'artiste qui essayait de recopier le plus fidèlement possible le profil installé dans son esprit avant sa naissance ; tandis que nous, nous étions des pâtes indolentes souffrant des touchers manuels éparpillés au hasard, et certaines courbes frayées par l'ongle disparaissaient graduellement dans le levage de la pâte, d'autres traits estompés par la salive coulée du boulanger endormi.

L'abattement déclenché par cette évocation du contraste nourrit chez moi un désir impérieux de destruction. Cette envie de porter préjudice à la sublimité fut ensuite modérée par ma timidité pour donner lieu à une curiosité : je voulais savoir si elle avait

des touffes de poils au pubis et quelle était la couleur du bout de ses seins. Je la dépouillai de la robe avec tant de force que sa coiffure fut un peu bouleversée. Le mystère fut résolu : elle n'a pas de mamelons ni de poils, ni de nombril crasseux, que des fentes d'articulation des membres amovibles. Un corps sans aucune aspérité, aucune tache, aucune incongruité, une œuvre d'art idéale susceptible de provoquer un vertige pareil au trouble infligé à celui qui est entouré par un champ de neige illimité. Comment ferait-elle pipi si elle n'avait pas de fougoune ? À peine fus-je horrifiée par la possibilité qu'elle n'était pas une de nos semblables que Duruo poussa un cri aigu avec les yeux écarquillés fixés sur moi. « Quelle connerie ! Sa frange est un bazar ! Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi enlever ses vêtements ? Qu'est-ce que tu es obscène ! » me décocha-t-elle, furibonde, avec une cascade d'accusations.

Je ne m'étais pas attendue à ce qu'elle utilisât le mot « obscène ». C'était un des mots très populaires chez les élèves qui ne comprenaient pourtant pas grand-chose à leurs significations. On utilisait ce mot dans les circonstances les plus ordinaires, mais probablement assez patentes au niveau sexuel aux yeux de ceux qui traversaient la puberté. Néanmoins, malgré sa fréquence, ce mot était globalement attribué à un garçon, tantôt par son ami qui voulait partager un secret masculin et vérifier l'existence du point commun chez lui pour atténuer son dégoût envers lui-même, tantôt par une fille qu'il attirait, cherchant à captiver son attention par ce geste hardi. Bref, jamais une fille n'était définie comme « obscène ». Ainsi, quand je me fus fait juger « obscène » pour la première fois, je fus d'abord irritée par cette injure liée à l'image d'un vieil homme épiant une femme sous la douche à travers une fente de la fenêtre, ensuite hypnotisée par cette étiquette inédite et ravie d'avoir décroché un trophée réservé aux garçons. Une idée fulgurante et fugitive m'effleura : je voulais voler davantage de choses aux garçons.

Chapitre 2 : À l'école

À l'école, irritants ou comiques, les tumultes étaient toujours suscités par les garçons et non les filles. Une bagarre qui éclatait à brûle-pourpoint dans la queue devant la cantine scolaire, un rot extraordinairement fort fait exprès pendant la sieste collective, une blague interrompant le discours du professeur au milieu d'un cours, un affront au professeur qui lui jetait un reproche, etc. Les fauteurs de troubles reçurent des punitions physiques : tenir debout contre le mur à l'arrière de la salle de classe durant tout le cours, être frappé à la tête de coups de livre sans discontinuer, ou être tiré par l'oreille vers le plus loin au point qu'elle devenait tout rouge, et dans les cas les plus délicats, les parents du trublion auraient été convoqués dans le bureau des professeurs pour subir la même honte que leur fils et le frapper en plein fouet devant tout le bureau. Le lendemain, ce petit vilain revenait d'un air triomphant, oubliant tout le mal qu'on lui avait donné, et fit renaître les scènes qui affolaient constamment les professeurs. La seule leçon consolante qu'on tirait de ce cercle vicieux, c'était de le transformer en un cercle vertueux qui fonctionnait plutôt chez les filles : plus on était sage, plus on nous conférait de récompenses plus de récompenses nous conférait-on. Il paraissait que les filles se laissaient plus facilement leurrer par ces récompenses volatiles et dérober peu à peu leur désir et leur existence, et il s'avérait que cette boule de neige sucrée et toxique à laquelle elles se cramponnaient grandit le long de la vie pour les écraser.

Moi je ne savais plus pourquoi choisir d'être bonne élève en tout début, mais dès le moment où j'appuyai sur l'interrupteur, les vives flammes ne s'éteignaient plus. Lors de la proclamation des résultats d'un examen, il me passait toujours un frémissement dans la chair d'entendre mon nom prononcé en premier par le·la professeur·e sur l'estrade. Quand les professeurs me désignaient pour leur donner un coup de main en faisant une tâche supplémentaire par rapport à mes camarades, j'étais fière d'avoir accès à cette exclusivité agréable. J'avais toujours besoin de m'assurer que j'étais supérieure aux autres, dans cette piste de course qui, comme ce qu'on m'avait promis, aboutissait nécessairement à un futur aisé. Tous les compliments, les applaudissements, les admirations, les « si j'avais une fille comme la tienne ! », essayaient de remplir mon gouffre désespéré insondable dont un petit jugement négatif détruisait les parois fragiles.

Il se peut également que toute l'introspection que j'ai faite précédemment soit fautive et filtrée par ma position actuelle. Tout est une excuse pour camoufler mon incapacité, mon inertie, ma maladresse dans d'autres domaines que l'académie, surtout en sport. Nos cours de sport étaient assurés par un vieil homme chauve, grand, maigre mais dynamique. Mon grand-père l'avait connu depuis qu'ils avaient été petits et l'appelait par son surnom « Douche fuyante » qui tirait son origine du fait que la trajectoire de son urine était toujours horizontalement oblique par rapport à la direction de son pénis. Dans sa jeunesse, il avait été chauffeur du ministre adjoint de sport de notre district avant d'épouser sa fille, et depuis il travaillait dans notre école. Il n'y avait pas vraiment de formation dans les cours de sport, seule une occasion d'être évacué de la salle de classe et de faire n'importe quoi en plein air. Il n'y avait pas de piste d'athlétisme en caoutchouc non plus. Les garçons trébuchaient contre les blocs de béton, renversés l'un par l'autre dans la fosse à sable, laissant voir le genou saignant à travers le pantalon déchiré par les cailloux. Je savais bien que je ne prenais aucun plaisir à m'engager dans une interaction violente avec un autre corps ni dans un étalage de force accompli par une activité violente. Debout ou assise, je restais dans un coin à l'abri de tout choc avec un garçon poussiéreux dans son plein élan. Ils couraient l'un après l'autre le long des murs et des potagers qui entouraient cette aire, comme un chien cherche sa queue. Quand des rires fous et des injures atroces approchèrent, mon cœur se serra subitement de peur, puis la tension disparut dans le vent que souleva leur passage qui apportait l'odeur de sueur derrière eux.

Au cœur de l'aire, les filles entouraient Douche fuyante qui les mit au défi de taper sa main de toutes leurs forces. C'était un jeu qui ne les ennuyait jamais. La meilleure claque était un éclat bref et net, avec un bruit clair et sonore. Si on avait eu un coup faible et un son feutré, on aurait relancé immédiatement un autre essai. Une fois qu'une claque réussie était faite, il arriva sur-le-champ à la fille un réflexe bouleversant : la main complètement rouge ne cessait d'être agitée comme si elle essayait de se débarrasser de la douleur que le choc lui avait infligée, le nez et les yeux froncés de regret. La main de Douche fuyante restait dans la même posture durant l'épreuve, ce qui donnait l'impression qu'il n'avait pas subi le moindre dérangement. Il était très fier

de voir la réaction de la fille qui avait mis en cause ce dont il s'était vanté, relevé le défi et été soumise à sa paume couverte de callosités. Il fit ensuite semblant de vouloir faire une riposte en relevant la main triomphante vers la fille. La dernière s'esquiva savamment avec une suite de rires apaisants. À ce moment précis, la cloche d'école sonna. Douche fuyante reprit sa mine sérieuse de professeur et donna un coup de sifflet strident pour convoquer tous les enfants éparpillés dans la cour ; de même, les filles arrêtaient de rire et se rassemblèrent dans une rangée pour attendre l'ordre de libération, comme si ce qui s'était passé il y a deux secondes sous l'arbre était un délire clandestin. La reprise de tête sérieuse de Douche Fuyante devant tout le monde réservait aux filles l'accès exclusif à son aspect léger, comique et bienveillant.

Si mon dégoût pour le sport me servait de prétexte pour ne pas participer aux combats des garçons ni aux jeux idiots confidentiellement joués avec le maître de sport, il existait d'autres temps où je n'échappais pas au devoir de m'abstenir de dévier du chemin commun partagé avec ceux qui m'entouraient.

Depuis la première fois que j'avais assisté à un cours, je préférais regarder que seulement écouter. Je ne savais pas si c'était à cause de l'homonymie inhérente à la langue chinoise, ou si c'était parce que seul un des cinq sens ne suffisait pas à saisir la signification d'une parole, je fixais mes yeux sur les lèvres de celui ou celle qui parlait pour vérifier ce que j'entendais. Il paraissait que je caressais ses paroles avec mon regard, mon corps, mon cerveau, en fonction de son rythme de parole, et au fond, je me baignais dans son esprit, je devins lui/elle si bien que je complétais souvent ce qui n'avait pas encore parlé, ou que j'étais jetée subitement en dehors de lui/elle par une violente secousse que causait une phrase inattendue. *Grosso modo*, cette envie d'entrer dans le corps d'autrui, de respirer sa gorgée d'air, de comprendre quelqu'un dans son ensemble et de le manipuler avec mon regard me distrait de l'ennui né dans les lieux communs fastidieusement proférés. J'appréciais toujours les instituteur·trices qui ignoraient mon regard, sans un grain de brillance dans les yeux quand je lui manifestais mon approbation. Il était un corps imperméable. Il s'isolait dans son propre monde et en était passionné. Son charisme n'avait conquis que lui-même et moi. Son cours était toujours assailli d'un murmure qui se transformait en vacarme à proximité de sa fin,

tandis que moi, je cherchais à grand-peine sa voix à travers les brouhahas, les yeux collés à ce one-man-show à son apogée, dans un souci que je perdisse l'audition en une seconde. Et oui, je ne vais plus cacher l'identité de celui à qui depuis le début de cette tirade sinieuse j'ai fait allusion. Il s'appelle Jie. J'ai une affection profonde pour lui jusqu'à présent. Au fil des années, une fois son nom m'est retombé impérativement, soit mentionné par hasard dans une causerie entre anciens camarades, soit à chaque crush amoureux que j'ai eu dans mon âge adulte, la tristesse allait percer indiscrètement la digue de ma mémoire.

Il n'était pas jeune à l'époque, d'une quarantaine d'années. Il était chargé de la matière dite « la pensée et la morale » où l'on devait nous former l'esprit patriotique et collectiviste, nous initier au communisme et à la civilité. Au lieu de nous projeter des « films rouges »⁸ comme le faisaient d'autres classes, il décrivait les toiles de fond et racontait les figures héroïques chinoises dans la Guerre civile chinoise, la Seconde guerre sino-japonaise, et la Guerre de Corée, d'un ton posé. Il racontait d'une manière authentique comme s'il avait tout vécu. Il avait l'air de se donner beaucoup de mal pour se creuser la tête, se souvenir des malheurs et tâter les expériences par une voix tremblante. Je ne doutais pas qu'il allait se sacrifier pour la patrie si cela était nécessaire.

Il n'avait cependant gagné aucune popularité parmi les enfants même si c'était un objectif assez facile à atteindre dans une école dont l'équipe d'enseignement était majoritairement composée des femmes. Un jeune professeur donnait des cours où retentissaient des rires. Il fit une valse à partir du dernier point qu'il avait marqué sur le tableau noir jusqu'à la fille somnolente au dernier rang de la salle. « Question. Un jour, Xiao s'endort à mi-trajet du rail. Un train quitte la Gare de Rivières et avance vers lui à une vitesse moyenne de 180 km/h. A ce moment, Monsieur Chang, à 50 mètres de lui, l'aperçoit et court vers Xiao à une vitesse de 10 km/h. Sera-t-elle sauvée ou pas, hein, Xiao ? Voudriez-vous m'aider à réaliser ce geste historiquement héroïque ? hein ? » Ce discours transforma toute la salle en un carnaval, en un marché de produits de la mer, en un samedi matin dans les soldes où l'on écarte à grand-peine les épaules pour voir

⁸ N.B. Le « rouge » dans le « film rouge » fait référence à l'esprit révolutionnaire et au à l'héroïsme qui coulent dans le sang de l'œuvre.

les prix et crie pour que le vendeur nous entende. Son propos stimula les nerfs d'agitation des enfants. S'ils ne pouvaient pas scander des slogans par manque de capacité verbale bien construite, ils éclataient de rire, hurlaient des sifflements de train, frappaient leurs tables avec tout ce qu'ils avaient à leur portée, ne ménageait pas leurs efforts pour se vouer au bruit accumulé qui était rarement trouvé dans d'autres temps écoliers et qui avait été délivré instantanément par un décret humoristique du professeur de maths. Je m'intégrai aussi dans les déferlements de joie pour ne pas paraître inadaptée. Parfois, je m'obstinais à être insensible aux broderies du cours de mathématiques que je ne jugeais pas très savoureuses. Je fuyais le regard du jeune instituteur en égrenant dans mon cœur les minutes qui étaient en train de s'écouler. Son regard incandescent d'une jeunesse véhémente fut jeté avec parité sur les élèves dont la plupart étaient gagnés par la magie de sa blague. Lorsque je sentis une brûlure sur mon visage, j'étais consciente qu'il m'avait visée dans son collimateur. Il se racla la gorge et me demanda seulement de lire à voix haute l'exercice suivant.

Mais la fille « endormie sur le chemin de fer » ne revint plus à l'école le lendemain. La responsable de notre classe nous informait qu'elle devait déménager par soucis familiaux, mais des rumeurs circulaient disant que son père l'avait inscrite dans l'école privée au centre-ville en payant une grande somme d'argent après avoir eu une querelle avec la direction de notre école. Je déplorais beaucoup sa décision. Elle n'aurait pas dû partir. Personne n'avait eu l'intention de se moquer d'elle, plus précisément, on n'avait pas pensé à elle en riant ; le rire était né en partie dans l'image évoquée par la question mathématique imaginée, dans l'élévation d'humeur collectivement simultanée d'une cinquantaine de personnes, au croisement des coups de rires, et en raison du ciel terne hors de la fenêtre ou de l'odeur de paille en feu. Elle n'était qu'un des éléments interchangeable et indispensable, contribuant à un spectacle qui amuserait tous.

Pendant deux jours, le jeune prof de maths ne revint pas à l'école. Ses cours étaient attribués à la professeure qui avait enseigné jusqu'à l'année précédente où le jeune intervenait. Par ailleurs, elle était la femme de Jie, le professeur pour lequel j'éprouvais un sentiment intense et timide. Mme Jie avait une taille courte et grosse. Comme toutes les femmes d'une quarantaine et cinquantaine d'années, elle portait une tunique noire,

longue et large pour cacher son ventre gonflé. Cheveux bouclés à effet de permanente, mais pas assez volumineux pour recouvrir certaines zones cutanées dégarnies. Son visage était court mais les joues étaient si lourdes qu'elles descendaient en-dessous du menton et n'avaient pas l'air de pouvoir se relever à nouveau. Toute la chair de son visage perdait la lutte contre la loi de la gravité. Son tatouage des sourcils était bleuâtre comme ce qui avait été la tendance dans les années 80. Elle ne portait pas de maquillage, ni enlevait les sourcils sauvages au-delà des frontières du tatouage. Ses poches sous les yeux étaient si noires qu'il semblait qu'elle regardait toujours vers le bas, ce qui assombrissait davantage ce visage âgé, maussade et pernicieux. Quand elle commençait à parler, sa bouche refoulait ses joues laborieusement en laissant des rides qui séparait ce visage en plusieurs continents. Elle parlait très vite, en roulant les yeux écartés et retroussant les lèvres épaisses, l'opération du calcul et le résultat du problème algébrique, pas d'intervalle pour la réflexion : elle parlait en calculant. Elle marchait aussi très vite en chaussures à talons hauts, laissant une chaîne de bruits de pression. Une fois elle s'approchait de moi, j'étais entourée par un relent de parfum à petit prix et de sueur corporelle, ce qui me rappela l'odeur de l'œuf brûlé sur lequel j'avais ajouté de la moutarde en vue d'y remédier. J'avais toujours du mal à comprendre pourquoi Monsieur Jie voulait avoir voulu l'épouser, comment un homme si beau, si élégant, toujours endimanché et méticuleusement coiffé pouvait tomber amoureux de cette vieille sorcière.

Chapitre 3 : La honte

C'était à l'âge d'environ sept ou huit ans que je pris cette mauvaise habitude. Tout commença un après-midi où je me trouvais seule dans la maison. La bouillotte légèrement refroidie s'incrustait entre mes jambes. Le velours enduisait mon bas-ventre d'une tiédeur, chavirant dans tous les sens sous l'agitation des muscles des jambes. Les yeux fermés, les mains délaissées, j'étais en proie à la chaleur consolante et aux mouvements inconscients de la machine en bas. La peur de prendre connaissance de la structure, du mécanisme et des origines de cette machine aux plaisirs me contraignait à assister passivement à cette activité secrète.

Peu avant de m'extraire du cocon juvénile de l'ignorance et de la hardiesse, j'avais fait un geste assez imprudent. Un matin de vacances hivernales, je me réveillai à côté de ma mère, emmitouflée de la couette de duvet. Mon père cuisait des graines de sésame sur le fourneau pour la confection des gâteaux de la journée. La spatule patinait tour à tour sur la face intérieure du wok immense, faisant des bruits réguliers émoussés par des tas de sésame. Le livreur de lait déclencha sa sonnette de vélo au moment où il était sur le point de tourner le guidon pour sortir du quartier. Le chien du voisin d'en face se mit à aboyer de façon menaçante derrière le portillon. L'éboueur nettoyait le sol avec un grand balai en bambou. La touffe des brins traçait le signe musical « liaison de prolongation » sur le sol, encore et encore, faisant des bruits égaux et continus. Cette symphonie régulière et habituelle m'assurait que tout était et serait toujours comme la veille. Ma mère était au plus profond de son rêve, endormie tout près de moi. Prise au paroxysme de la détente, je reçus l'appel du bas du ventre de se rapprocher de la chair voisine chaude. Les jeunes touffes pubiennes tâtonnaient à travers ma culotte la cuisse de ma mère qui fut aussitôt réveillée par ce frottement imprévu. Rendue compte de ce que je tentais de faire, elle eut l'air répugné et furibond. Elle me rugit à voix basse : « tu n'as pas honte ? »

C'était à ce moment-là que j'avais appris que la chose que j'utilisais pour faire pipi, c'était quelque chose de honteux. Dans notre langue vernaculaire, « honteux » est exprimé par le mot « laid ». En conséquence, ce que ma mère m'avait littéralement dit, c'était « n'est-ce pas laid ? ». C'était vraiment une bonne question pour moi à l'époque,

si l'on appréhendait cette phrase dans ce sens. Est-elle laide, cette chose ? Jamais un instant je n'osais la regarder pour mesurer sa valeur esthétique (ce qui pourrait d'ailleurs s'expliquer par l'absence de miroir sur pied chez moi ou par le manque de souplesse de mon corps qui protestait quand je rapprochais ma tête de mes jambes pour plus de cinq secondes). Je ne savais même pas son nom. Elle n'avait pas de nom. Même mes bouts de seins ont leur nom : « Mimi ». C'est la partie du corps que l'héroïne, dans les feuilletons télévisuelles romantiques, essayait de cacher de ses mains timides au moment où le héros entrait par hasard dans la salle de bains. Bref, le bas-ventre ne méritait pas de surnom mignon. Enfin, pas totalement, parce que le mot « zizi » émergeait souvent dans les rigolades entre les garçons ! Parfois, ayant une mine de cruauté puérile, ils inséraient intentionnellement ce mot dans leur conversation à l'approche d'une fille craintive. J'avais vu une fois leur « zizi » sur un ancien magazine, un morceau de chair odieux, superflu, qui faisait saillie de manière inattendue et imposante. Comment arrivaient-ils à parler de cet être informe avec délectation ?

Bref, entre les filles, ou entre mère et fille, on nommait ce là-bas « l'endroit du pipi », un terme purement fonctionnel, avec aucune connotation sexuelle ni anatomique, dans le seul but de circonscrire son unique usage. Si l'on ne nommait pas le pied « l'endroit pour marcher », la bouche « l'endroit pour manger », je me rendis compte petit à petit que « l'endroit du pipi » était un euphémisme dont le référent matériel était passible d'être ignoré, oublié, même supprimé. Après chaque miction, j'essuyais sa surface hérissée du duvet qui avait poussé à mon insu, et je le couvrais d'une couche de culotte en coton. Et puis voilà. Il avait rempli sa fonction. Il était digne de repos. Aucune idée de ce à quoi il ressemblait. Je ne savais même pas si c'était un orifice ou une paroi qui suinte. D'après mon imagination, à l'intérieur des deux lèvres, il y avait un noyau colossal d'« œil du dragon »⁹. C'était l'œil du vagin qui surveillait notre comportement pour prévenir toute incongruité en bas. Mais en réalité, à travers quel tuyau le pipi s'écoule ? Était-ce un réservoir à urine qui fonctionnait comme le flacon Ketchup « up

⁹ L'œil du dragon, appelé également le longane, est un fruit tropical comestible, originaire du sud-est de la Chine et d'Asie du Sud-Est. À l'intérieur se trouve un noyau noir sphérique dur et brillant qui présente une petite tache blanche faisant penser à un œil, ce qui explique son surnom d'œil du dragon.

down » à bouchon de valve ? Alors à quoi ça sert, cette masse de chair, quand on n'urine pas ? Toutes ces questions fulgurantes mais volatiles, s'évaporaient sous l'ombre du regard réprobateur de ma mère.

Ma mère, comme tous les parents de sa génération qui étaient privés du droit d'avoir plus d'un enfant, me gâtait sans réserve. Vu que mon père m'interdisait de manger au fast-food, ma mère m'emmenait au KFC du centre-ville en prétextant qu'on allait consulter un ophtalmologiste. Elle me laissait regarder la télévision en catimini hors de l'horaire autorisé par mon père. Un jour je falsifiai la signature de mes parents sur mon résultat de notes terrible, ce qui fut décelé par le professeur à cause de la mauvaise imitation. Convoquée par l'école, ma mère masqua ma faute à mon père en alléguant qu'il s'agissait d'une réunion ordinaire concernant tous les parents.

Ma mère était un réveil-matin multidimensionnel. Elle réveillait d'abord les yeux en écartant les rideaux de ma chambre, puis les oreilles par des cajoleries, enfin le nez par sa cuisine. Tous les matins, une polyphonie se construisait entre nos pas. Elle enduisait un morceau de dentifrice sur ma brosse à dents et emplissait la cuvette d'eau tiède pendant que je m'habillais avec les vêtements qu'elle avait posés sur la table de chevet avant mon réveil. Elle s'empressait de monter et de descendre, tournoyant comme une toupie entre la cuisine, la chambre et la salle de bains, de préparer le petit déjeuner avant que je finisse de me brosser les dents, de fermer et descendre mon sac à dos avant que j'arrive au rez-de-chaussée après avoir traîné les jambes le long de l'escalier. Elle me peignait les cheveux et me faisait des tresses pendant que je touillais nonchalamment ma bouillie et me plaignais de sa température brûlante. Lorsque j'avais presque fini mon petit-déjeuner, ma mère démarrait sa moto dans la cour pour me transporter à l'école. Le démarrage nécessitait généralement cinq à six coups de pieds sur la pédale d'accélérateur, voire une dizaine quand il faisait froid. Ainsi, la moto était bien réchauffée juste au moment où mon bol devenait vide.

Selon ma mère, je ne pouvais pas me défaire de l'habitude de toucher ses seins pour m'endormir jusqu'à l'âge de six ans. « Comment es-tu arrivée à arrêter ça, finalement ? » lui demandai-je. Ma question lui semblait très drôle. Elle me répondit en éclats de rire : « en te frappant la main ! Si une seule fois ne suffisait pas, je te frappais

plusieurs fois pour que tu aies intériorisé cette douleur ! » Elle poursuivit après une petite pause de remémoration : « Chaque fois, tu as reçu une claque, tu as crié et pleuré, avec ton regard apeuré me demandant pitié. Là j'ai commencé à pleurer aussi. Je t'ai frappé en pleurant. » La scène tragique projetée dans ma tête, je me mis à rire à gorge déployée, à peine engloutie par le divan. Pour toutes les deux, quand l'atmosphère se teinte d'une bribe d'affection dont le moindre signe nous écrase, nous cherchons des moyens d'y échapper. « Tu imagines que tu touchais les Mimi de Maman quand tu avais cinq ans ? Déjà un peu trop âgée pour te débarrasser de cette habitude ! » « Pourquoi ? » Je lui demandai malicieusement. « Bah... » Elle ne savait que dire. « ...Tu étais assez grande là... »

Malgré l'extirpation de ma main sur les Mimi, ce lien tactile résistant entre ma mère et moi s'incarnait par une autre routine moins répréhensible : toucher son ventre pour m'endormir. Aucun autre ventre n'était aussi mou que le sien, ni le mien, ni celui de ma tante qui m'avait demandé de toucher son ventre lors de mon séjour chez elle dans la nuit après avoir appris mon habitude. Il était bizarre que l'abdomen de ma mère ait eu l'air d'être bien gonflé dans la journée (comme toutes les mamans) et que le gonflement s'éliminât quand elle s'allongeait sur le lit et fût remplacé par un océan calme et généreux. Chaque nuit, je bouchais le creux de son nombril avec mes doigts comme si je n'avais jamais dégringolé du corps de ma mère. Depuis le nombril de ma mère, je me faufilais dans les mailles des rues, errais entre les murs de l'école, et trébuchais sur les frontières des pays. Chaque fois je tombais, j'arrivais à trouver mon chemin de retour à travers ce cordon ombilical jamais coupé.

Si ma mère tendait à jouer le rôle du « gentil parent » et m'excusait pour tout ce qui était condamné par mon père, il y avait toujours quelque « sale besogne » qui incombait à la mère, cette femme qui te connaît depuis ta naissance.

Comme tous les soirs de mon enfance et de mon adolescence, ce soir-là commença à la fin du dîner. Mon grand-père paternel, le créateur des ressources grâce auxquelles vivait la famille, était assis devant la télévision la plus grande et la plus moderne dans cette maison, immobile comme une statue de bouddha. Les yeux plissés, il scrutait les programmes d'informations quotidiennes diffusés par la Télévision Centrale de Chine

de la façon dont on examinerait une œuvre d'art post-moderne. Les images sanglantes d'un combat à coups de fusil dans une église aux États-Unis ne provoquaient ni compassion ni plaisir sur son visage rondouillard. Ma grand-mère, de son côté, s'était approprié la petite télévision qui grésillait mais les grésillements ne nuisaient point au déroulement des histoires des « soap opera » ni à sa compréhension de leurs intrigues. Sa tête était légèrement penchée d'un côté vers l'épaule, et ses yeux étaient en train de se clore. De temps à autre, elle était réveillée par une bagarre violente entre deux frères pour ne pas accueillir chez soi leur mère octogénaire qui venait de se casser le pied. Le soleil se couchait pour que la télévision s'allumât. Chaque vitre de fenêtre dans notre quartier scintillait des couleurs rouge, vert et bleu.

Mes parents n'avaient pas le droit de se divertir avant d'avoir fini l'emballage des gâteaux pour l'ouverture de la pâtisserie du lendemain. Enfin, c'était peut-être leur façon de se divertir. Les deux n'étaient pas du tout des personnes bavardes, mais à ce moment-là, ils trouvaient l'occasion de débiter ce qui s'était passé dans leurs journées. Ma mère reproduisait comment sa collègue d'en face flattait le chef du département de planification de sa compagnie et comment elle rendait responsable ma mère du report d'une livraison des produits. Mon père lui donnait raison avec des commentaires émus, des noms des collègues de ma mère qu'elle n'avait pas mentionnés dans la conversation jaillissant de sa bouche comme s'il avait appris par cœur la liste des personnels de l'entreprise. Mon père éprouvait une certaine attirance pour la vie de bureau dont la routine se limitait selon lui à la dactylographie et à l'apposition des tampons mais qui en même temps permettait des mouvements libres entre les bâtiments et des échanges avec différentes personnes. Ce que racontait ma mère avec animation, les dialogues délicats et passionnants loin de ce toit de vingt-cinq mètres carré qui enfermait mon père à l'étroit, rendait ce dernier pétulant et l'incitait à relater à son tour les anecdotes des voisins que les clients lui avaient racontées dans la journée. Les épisodes les plus dramatiques s'étaient mis en scène, en dialecte méridional, par deux personnes au physique médiocre sous ce toit de vingt-cinq mètres carré.

Ce soir-là, comme tous les soirs d'auparavant. L'estomac bien régalé, on baissait la garde. Le silence de la nuit effaçait notre mémoire de la journée. J'avalais le roman

qu'une camarade m'avait prêté après l'avoir attendu presque deux mois. Le livre était quasiment noirci par les touchers des mains entre lesquelles il était déjà passé. Certaines pages gonflaient sous l'effet du mouillage. Sa couverture en était presque détachée, bordée de déchirures. L'illustration dessus était à moitié couverte d'une empreinte de jus de clémentine. Le titre était toujours lisible malgré l'usure de frottement : *La Rivière des malheurs*. Il racontait une histoire d'amour poignante entre trois lycéens. Certaines filles, dont je faisais partie, plus mûres que les autres, parlaient des héros et des héroïnes de ce roman pendant les temps de récréation. Nous n'avions jamais compris les mots comme « avortement », « prostitution » ou « viol » avant de nous plonger dans ce livre, ni avions connaissance d'aucune façon de suicide. Les bagarres acharnées au tréfonds d'un bloc d'habitation traditionnelle shanghaienne, l'écoulement ininterrompu de sang qui inondait une cabine de toilettes, l'offre de son corps en échange d'argent pour payer ses études, les rumeurs circulant dans la classe, les calomnies, la marginalisation, l'indifférence, tout ce dont souffrait l'héroïne chétive et rebelle nous noyait dans un monde lointain et inimaginable, un gouffre doté d'une attirance irrésistible pour les têtes remplies d'actualités réconfortantes que diffusait la Télévision Centrale de Chine, parmi lesquelles on ne trouvait aucune nouvelle plus déprimante que celle selon laquelle la récolte de produits alimentaires n'avait pas pu doubler celle de l'année précédente.

Un rayon de lumière se jetait sur l'abîme où se précipitait l'héroïne, c'était un garçon parfait, brillant, sympathique, d'un sourire pur. Il éprouvait de la compassion pour son sort et l'aidait dans la mesure du possible. Il la sauvait ; elle s'éprenait de lui. Mais il tombait amoureux d'une autre fille, une fille aussi radieuse que lui. Elle était un jour violée par une bande de racailles et se suicidait par honte. Il rendait l'héroïne responsable de la mort de son amour car c'était elle qui l'avait amenée à l'endroit où avait eu lieu la tragédie et il croyait qu'elle avait été bien consciente de ce qui se serait passé par la suite. Face à l'accusation pesante de l'homme de sa vie, l'héroïne finissait par sauter du haut de l'immeuble où elle vivait. Une détresse ineffable planait sur notre lecture secrète de ce livre interdit par les parents. Les trois protagonistes avaient une beauté exorbitante, physiquement et intérieurement. Cette beauté angélique, irréaliste et

illogique était grignotée morceau par morceau par quelque chose de crasseux et d'imprévisible. En tant que lectrice, nous ne pouvions rien faire d'autre que verser des larmes et mouiller les passages poignants.

Néanmoins, à chaque fois que nous sortions notre tête de ce livre, plus aucune ombre n'était en vue. La salle de classe était illuminée par le soleil de crépuscule encore incandescent. Quelques petits coquins faisaient réverbérer des rayons de lumière sur les cheveux argentés de la maîtresse derrière l'estrade à l'aide de leurs montres ou leurs règles en verre. Elle nous demandait de nous garder d'errer dans la rue à la sonnerie de la fin de la journée. Elle n'avait pas pu finir sa phrase plus tôt que les élèves se ruèrent vers la sortie. Tous les dangers, les risques, les ténèbres nous semblaient n'exister que dans les fictions, dans les investissements intimidants des adultes, dans les cauchemars, dans le monde imaginaire.

Ce soir-là, blottie en boule sur mon lit, j'appliquais les yeux aux pages dégageant un parfum de clémentine. Je me laissai absorber par la puissance du vent qui soufflait à travers le petit parc où, par hasard, l'héroïne vit son sauveur embrasser sa rivale amoureuse sur les lèvres. Une suite de pas tambourinant me tira du monde charmant. Quelqu'un montait l'escalier. J'enfouis rapidement le livre sous mon oreiller. J'avais intentionnellement laissé la porte ouverte juste pour détecter à l'avance toute venue de mes parents. Les pas approchèrent de manière impétueuse. À peine parvins-je à être plus sûre à qui appartenaient ces pas que ma mère apparut à la porte de ma chambre. Elle avait l'air inhabituellement furieux. Elle poussa son téléphone portable Nokia sous mon nez et cracha une pluie de paroles à mon visage : « C'est quoi ça ? C'est qui sur cette vidéo ? Pourquoi faire ces positions ? Qui t'a filmé pour ça ? Qui t'a exhorté à faire ça ? Pour quoi ? Pour qui ? » La vidéo qu'elle me montrait me pétrifia. Du sang afflua vers mes tempes. Sur le petit écran arrondi, mon visage était plus large et moins luisant. La caméra n'encadrait que mon buste et ne pouvait pas se fixer sur un point. Décoiffée, d'un regard aguicheur, la « moi » sur la vidéo gigotait comme un bébé en gémissant, comme si elle savourait une fièvre insupportable. Elle tirait le col de son pyjama vers le bas pour exhiber sa clavicule qui, selon certains magazines féminin, était aux yeux des hommes la partie la plus sexy des femmes. Elle se touchait et se frottait

les lèvres, la clavicule, le cou et les épaules comme si sa peau brûlait. Ses lèvres se tordaient entre ses dents. Ses yeux étaient en ébullition. Je constatais qu'elle voulait avoir l'air d'une chatte sauvage en chaleur, à la fois indomptable et aguicheuse. Malheureusement, elle avait une tare qui l'empêchait de réussir dans son interprétation de ce rôle de rêve : ses joues bien dodues. Les seules fonctions des joues dodues étaient d'être pincées ou tapotées et de rendre un sourire plus désarmant. Ce caractère héréditaire me contraignait à devenir une fille sage et gentille.

Je faillis m'évanouir quand je me rendis compte que j'avais oublié de supprimer les vidéos privées que j'avais réalisées avec le téléphone de ma mère à son insu. Je n'avais pas encore l'âge d'être obsédée du genre d'idées de créer des œuvres d'art sensuelles ou de filmer les moments égarés pour un souvenir. Si j'utilisais le téléphone, c'était seulement parce qu'il était un outil pratique (et le seul moyen que je pouvais trouver) pour examiner mon interprétation. Sur la scène, un·e comédien·ne ne peut pas voir son propre spectacle. Ce n'était pas possible même si on lui prête un miroir tout le long du spectacle, parce qu'on ne peut jamais être acteur et spectateur en même temps. Je ne voyais rien quand le rôle que je jouais fermait les yeux au milieu de mon spectacle ! En tout cas, ma mère n'aurait pas dû se faire du souci en s'imaginant que j'aspirais à entrer dans l'industrie pornographique.

Sous le néon, le visage de ma mère était cireux et renfrogné, renfermant une expression qui apparaît quand on marche à côté d'une flaque d'urine ou d'un dépotoir. L'écran du téléphone Nokia se contractait dans sa main. J'entendis la trotteuse de l'horloge accrochée au mur du salon trembler. Il me sembla qu'un train freina avec un hennissement à crever les tympans. J'avais l'impression que mon plus grand secret avait été mis au jour : je savais le secret des adultes. Je comprenais d'où venait le grincement des ressort d'acier du matelas, ce qui s'était passé sur l'écran derrière les mains bandant mes yeux, et pourquoi à chaque feu rouge, mon père, arrêtant la moto à l'arrière de laquelle je m'installais, accrochait ses yeux aux jambes que les robes étaient trop courtes à couvrir. Ma mère avait honte d'avoir une fille aussi informée et aussi précoce.

En règle générale, l'efficacité de l'éducation familiale ne dépend pas de la solidité des arguments, mais de l'équilibre entre la punition et la récompense. Si les parents ne

comptaient que sur la punition, la crainte des enfants deviendrait une rancœur contre eux ; s'il n'y avait que la récompense, les enfants deviendraient ingrats. Dans ma famille, mes parents tenaient bien cet équilibre sauf que chacun d'entre eux ne prenait en charge qu'un comportement : mon père me punissait ; ma mère me consolait. En conséquence, je n'avais que la haine pour mon père, et prenais la gâterie de ma mère pour acquise. Mon père se fâchait facilement. Une moindre demande de service de ma part l'aurait piqué au vif. Il ne pardonnait pas les erreurs que je commettais, et il n'aimait pas ma faiblesse ou ma maladresse comme il ne supportait pas un détraquement d'une pièce de sa machine à pâtisserie. Il avait tellement de choses dont se soucier que toutes mes émotions négatives étaient pour lui une exagération. C'était en général ma mère qui était là pour rassasier mon égocentrisme et m'écarter de toute cruauté du monde réel que je devrais un jour affronter.

Il existait pourtant des moments bizarres où ma mère devenait excessivement pointilleuse. Elle s'impatientait sans raison et des critiques acerbes sur tout ce qui était propre à moi se déchaînaient, comme si, à ce moment précis, elle apercevait l'urgence d'arrêter sa démesure affectueuse auprès de moi. Ce soir-là, sous le néon, l'indulgence avait disparu sur le visage de ma mère. Elle commença à mesurer d'un coup d'œil le désordre de ma chambre, et prit mon sac à dos couché de guingois contre la porte pour le laisser tomber sur la chaise en faisant un grand bruit. Puis elle me réprimanda de marcher dans ma chambre avec les chaussons qu'on ne peut porter que dans la cour à cause de la saleté des semelles.

Pour maintenir l'équilibre du schéma éducatif de ma famille, mon père vint la calmer. Il m'apporta les chaussons destinés à l'emploi dans les chambres et sortit les mauvais chaussons, en espérant ainsi remédier à ma faute. Il proposa à ma mère d'aller regarder la télévision avec lui et me pressa de réviser mes cours de la journée d'un ton inhabituellement détendu et doux. Ma mère partit avec son Nokia et laissa ma chambre remplie de fumées de ses reproches. La pire phase dans une irritation de ma mère, c'était celle du silence, celle où on laissait la plaie détériorée d'infection et d'inflammation sans traitement. Généralement, l'explosion de mon père était subite, brusque, intense et courte, alors que celle de ma mère était contrainte, silencieuse, longue et imprévisible.

Il fallait moins d'une heure pour que la blessure que la fureur de mon père m'infligeait se cicatrisât, parce que je savais que son attitude envers moi ne changerait pas et que je n'attendais pas de lui l'amour que ma mère m'accordait. Si mon père ne me blessait qu'avec ses paroles, ma mère m'angoissait avec son silence, son ignorance et sa froideur. Je me plongeais dans le tourment qu'on souffre quand on est dehors et qu'on n'est pas sûr si la porte de sa maison est bien verrouillée. J'avais tellement peur qu'elle ne m'aimât plus que j'aurais essayé tous les moyens pour la faire revenir vers moi. C'est le destin inévitable des parents : quand ton enfant se trouve dans une situation difficile et que tu la débrouilles, tu seras son héros, le meilleur du monde ; quand il n'a aucun problème dans sa vie, débordé de soutiens et d'amour, et qu'il aimerait investir son temps et son énergie dans son propre chemin, un chemin singulier et très prometteur, tu deviendras un fardeau pour lui, tu l'embêteras avec tes questions, tes inquiétudes et ton amour étouffant.

Assise sur le bord de mon lit toute seule, je ne pouvais pas m'empêcher de songer à ma vidéo, et au fait que l'image de fille sage que j'avais habitué mes parents à croire s'était écroulée. Est-ce que ma mère me considérerait désormais comme une des « mauvaises femmes » qui nourrissaient le sujet de conversations du quartier ? Une « pute » (j'avais appris ce mot d'un garçon de ma classe qui avait déjà lu *Cent Ans de solitude* de Gabriel García Márquez) ? Comme notre professeure d'anglais, Miss Li ? La jeune femme chic et sublime qui changeait de tenue tous les jours, parlant l'anglais avec l'accent britannique, et qu'entourait la rumeur prétendant qu'elle était « la petite trois »¹⁰ du responsable de l'éducation de sixième année¹¹ ? Il me semblait que ma peau commençait à se détacher de mon visage en brûlant. La métamorphose littérale de l'expression « perdre la face ».

D'ordinaire, je m'habillais comme ma mère me l'ordonnait. Je mettais tous les habits qu'elle m'avait achetés ou tricotés, quelle que soit leur laideur. En général, cela consistait en une première couche thermique rouge dont les extrémités se laissaient voir

¹⁰ N.B. : « La petite trois » dérive de l'expression plus soutenue « la troisième personne » qui désigne l'amant·e du mari ou de la femme d'un couple.

¹¹ N.B. : Puisque l'école élémentaire chinoise s'étend sur six ans, « la sixième année » est la dernière année à l'école élémentaire et destinée aux élèves de 11 ou 12 ans.

quand on s'accroupissait, un pull en laine hyper chaud sans motif que je portais durant tout le cycle de l'enseignement primaire, des chaussettes à grands points rouges et assez longues pour couvrir la peau nue au-dessous de l'ourlet de pantalon. Dans la façon dont elle m'habillait se trouvait un mauvais assortissement de couleurs et un fort engouement pour l'épaisseur et la chaleur. Tous les lundis qui débutaient par la cérémonie de levée de drapeau national, je portais l'uniforme de l'école, en mode unisexe sportif, comme le directeur d'école nous le demandait. Quelle fille docile, emmitouflée dans des vêtements qui neutralisaient son sexe et dissimilaient sa forme ! Peut-être que cette laideur monotone m'allait bien ? Qu'une fille aussi laide que moi ne méritait que d'être effacée et d'être jetée dans la foule pour qu'on ne discerne pas sa petite joue rose ni son grain de beauté hexagonal sur la tempe ?

Un jour, une amie dans ma classe me posa la question : « qui est à ton avis la plus belle fille de notre classe ? » C'était à notre tour de prendre en charge du « hebdomadaire au tableau noir »¹² de la semaine. Après avoir terminé notre dessin, nous nous reposions sur le pupitre qui nous avait supporté pour que nous pussions avoir accès au point le plus haut du tableau mural en arrière de la salle. Elle me questionnait sur le classement de la beauté des écolières d'un air dégagé, la bouche bombée de sucette. Les yeux fixés sur son profil, je lui répondis comme si j'étais le miroir magique dans *Blanche-Neige et les Sept Nains* : « c'est toi. Tu as des cils très longs. » Une joie de fierté se trahit sur le bout de ses lèvres malgré sa tentative de la couvrir. « Qui est la deuxième plus belle ? » Les yeux faisant le tour de la salle de classe, je mesurai leur beauté sérieusement. J'avais de la peine à faire le choix parmi les visages qui m'étaient très familiers. Leurs bouches s'ouvraient et se fermaient ; leurs voix étaient graves ou aiguës ; certains regards devenaient tranchants quand on les mettait en colère ; certaines plissaient leurs nez comme un lion ; certaines baillaient comme si elles chantaient dans un chœur ; certaines devenaient très douces quand elles essayaient de cacher leurs dents de lapin en riant. Je ne savais pas si elles étaient « belles » ou « laides ». Elles étaient

¹² L'« hebdomadaire au tableau noir » est lié à une activité pédagogique réservées aux élèves de l'école primaire, de collège et de lycée en Chine. Il s'agit d'une publication hebdomadaire réalisée sur le tableau noir avec la craie. Pour un usage informatif et éducatif, il adapte son contenu à un sujet qui change tous les mois, tels que l'origine d'une fête traditionnelle chinoise ou les méfaits du tabac sur la santé.

des personnes avec lesquelles j'allais aux toilettes à l'autre bout du couloir et chantais les chansons du groupe le plus écouté des jeunes à la fin de la queue devant la cantine, qui copiaient mon devoir tous les matins et se moquaient de ma posture de course à pied. Je n'avais bonnement aucune idée si elles étaient belles ou laides. Était-il possible qu'une belle personne fût bavarde comme une pie ? Qu'une personne laide eût un visage épanoui comme une pivoine ? Je trouvais bizarre que les « belles femmes » aux yeux des adultes m'étaient fort banales. La beauté devrait au moins susciter l'admiration, non ? Je ne voyais pourtant rien d'extraordinaire chez ces humains par rapport à leurs semblables.

Je répondis à la question de ma compagne avec les noms des filles après lesquelles les garçons aimaient courir. Elle acquiesça d'un signe de tête, et me demanda subitement : « pourquoi ne pas te nommer toi-même ? » Elle poussa par sa bouche la sucette vers l'autre côté et me regarda avec ses grands yeux qui agitaient les cils comme des éventails. Je me réjouis dans mon cœur d'entendre sa question qui montrait de manière naturelle que j'aurais dû figurer sur la liste des « belles filles » selon elle. Je sentais l'affection timide que deux ou trois garçons avaient pour moi, mais je n'étais jamais une des filles que les garçons surnommaient de façon grossière pour les taquiner. « Mais mon nez est aplati... En plus, ma peau est très foncée... » lui dis-je en désirant une réfutation de mon argument s'inspirant de ce que me disait ma grand-mère. Il semblait que la fille assise à côté de moi n'avait pas entendu ma réponse. Elle sauta du pupitre et s'en alla, comme si quelqu'un dans la foule des élèves l'avait appelée. J'aurais dû comprendre à partir de ce moment-là que personne ne faisait cas de mon apparence physique, qu'on ne me répondrait pas toujours comme je l'attendrais, et que, pire encore, peut-être que tout ce que les autres pensaient de moi n'était qu'un mensonge.

Et là, tout s'écroula. La fille sage s'effiloça comme le chandail que ma mère m'avait tricoté le jour où elle me mit au monde. Les relevés de notes excellents jaunirent et les mots dessus s'estompèrent. Les compliments que ma grand-mère m'avait accordés pour réprimander l'esprit rebelle de mon cousin s'éloignèrent. La fille désireuse d'exposer son corps avec un regard lugubre et un gémissement affecté monta

sur scène.

Chapitre 4 : Adulte

Je faisais partie des dernières de ma promotion à avoir ses règles pour la première fois. J'avais envié les chanceuses déjà devenues adultes avant que je ne voie des traces de sang sur ma culotte. Je les écoutais avec curiosité et envie lorsqu'elles se plaignaient de maux de tête engendrés par leurs règles et de poitrines gonflées qui faisaient mal quand elles couraient et qu'elles chuchotaient à l'oreille du professeur de sport l'arrivée de leurs règles pour justifier leur absence à l'entraînement physique. Même si je commençais enfin à avoir des saignements menstruels, ma poitrine ne grossissait pas, j'avais rarement mal à la tête et le sport ne me fatiguait pas pendant mes menstruations. J'étais maigre et grande. Il suffisait de deux lignes droites parallèles pour définir ma silhouette. Lorsque je marchais, je laissais mes bras osciller d'avant en arrière librement, le talon précipitamment cherchant de nouveaux chemins. Au contraire de mes mouvements débridés, les filles que j'admirais beaucoup n'avançaient qu'à petits pas, tirant leur pan de chemise vers le bas pour couvrir le contour de leurs fesses. Elles marchaient en tâtonnant avec la pointe des pieds, et minimisaient le balancement des bras de crainte que leur poitrine ne s'agite visiblement.

L'avènement des règles n'avait pas confirmé mon passage de l'enfant à la femme. Les garçons se moquaient de ma poitrine plate. Ils me félicitaient d'être exonérée de ce qu'il fallait pour acheter un maillot de bain, parce qu'un homme n'en avait pas besoin. Il était horrible pour moi d'être considérée comme un garçon. C'était une insulte à laquelle je n'arrivais pas à riposter par une attaque équivalente, car ils étaient tous très virils, sans aucune allure efféminée. C'était pourtant ces ricanements qui me rappelaient mon sexe féminin et la fonction d'être une femme. C'était seulement dans ces moments-là que je me rendais compte que mes seins étaient trop petits et que ma peau était trop foncée pour être traitée comme une femme. Certaines filles me conseillaient de manger davantage de pieds de porc, riches en collagène, mais j'étais sceptique parce que leurs boules élastiques s'étaient formées tout naturellement, sans aucune aide alimentaire. Finalement, moi-même, je faisais de ma poitrine plate un objet d'autodérision, en m'attribuant les surnoms inventés par les garçons : « Double As » (Le « A » désigne à la fois la valeur correspondant au nombre un dans les jeux de cartes et le bonnet A pour

la taille de soutien-gorge), « Aérodrome » (La poitrine est aussi plate que l'aérodrome.), « Princesse Taiping¹³ », etc. Depuis, on perdait l'intérêt de se moquer de moi. Et pourtant j'avais l'impression d'avoir entrepris un travestissement de mon moi véritable en un homme.

La puberté est une guerre des hormones qui laisse non seulement des cratères d'acné sur les visages, mais aussi un 38^e parallèle nord¹⁴ entre les filles et les garçons. Le changement de la voix rendait certains garçons moins loquaces et plus retenus. Des groupes à deux ou à trois se formaient parmi les garçons pour discuter et rire. Et si une fille approchait, ils s'arrêtaient de parler. Certains tournaient le dos comme si un regard sur les filles allait leur brûler les yeux. On ne se faisait plus d'amis·es selon nos centres d'intérêt, mais en fonction du sexe. Comme si c'était seulement quand les garçons étaient entourés par le brouhaha de leurs confrères qu'ils osaient reluquer les filles, et vice versa.

Les garçons ne tiraient plus les queues de cheval des filles, ni tapaient sur l'épaule d'une fille derrière son dos avant que son visage n'apparaisse de l'autre côté pour la surprendre. Ils commençaient à résoudre le Rubik's cube, à jouer aux échecs et à pratiquer des sports comme le football ou le basketball. La responsable de notre classe entreprit une confiscation de Rubik's cubes après avoir pris en flagrant délit un élève dormant pendant les cours de mathématiques qui avait consacré plusieurs nuits blanches à étudier les méthodes de résolution du Rubik's cube. Toutefois, je ne pensais pas que cet élève-là avait besoin du cours de mathématiques. À mon avis, les exercices sur les équations, le professeur de mathématiques et ses explications qu'il pouvait facilement trouver sur le manuel ne lui étaient pas plus utiles qu'un problème qui le tenait à cœur lors de sa tentative pour rendre au cube son apparence d'origine. Il était assez intelligent pour obtenir de bonnes notes en mathématiques sans suivre de cours. J'étais forte en

¹³ N.B. La Princesse Taiping (chinois : 太平公主) est la plus jeune fille de Wu Zetian, la seule impératrice régnante de toute l'histoire de Chine. Le surnom attribué à celles de poitrine plate repose sur un jeu de mot. « Taiping » est composé de deux caractères « 太 » et « 平 ». Quand on le considère dans l'ensemble, ce terme signifie « paisible et tranquille » (particulièrement pour qualifier une société ou une période en Chine antique), un adjectif relevant de la langue soutenue. Quand on le sépare en deux caractères, « 太 » est un adverbe signifiant « trop » et « 平 » un adjectif signifiant « plat » ; dans ce sens, « 太平 » veut dire « trop plat » au niveau de langue familière.

¹⁴ Le 38^e parallèle nord, désigné en Corée à l'issue de la Seconde Guerre mondiale comme la frontière entre les zones d'occupation américaines (au sud) et soviétiques (au nord), est aujourd'hui la ligne de démarcation entre la Corée du Nord et la Corée du Sud.

mathématiques aussi, mais mes brillants résultats provenaient des justes réponses aux questions que le professeur nous avait déjà expliquées ou aux questions similaires. Jamais n'avais-je réussi à résoudre un problème du genre inédit dans un examen. En revanche, lui, le garçon dormant au plein milieu du cours qui rendait rarement son devoir, qui avait une mauvaise écriture, et qui répondait au professeur en classe avec le dialecte de notre district, il était capable de trouver une solution originale d'un difficile problème et perdait pourtant quelques points dans de simples questions à cause d'erreurs d'inattention. Je me démenais pour décrocher une bonne note, alors que lui, il enjambait mes montagnes de cahiers de brouillon et remportait le même succès sans perdre son souffle.

À un moment donné, je me sentis tenaillée par le bourdonnement des amies autour de moi en plein débat pour savoir qui du héros ou du personnage masculin secondaire d'un drama romantique taïwanais était plus beau. Elles se réconcilièrent ensuite en échangeant leurs posters et en admirant l'idole de l'autre. Des filles remuaient l'eau baignant des boules transparentes dans une barquette plastique. C'étaient les jouets les plus populaires ces derniers jours parmi les écolières. Ils s'appelaient « billes magiques ». Après les avoir jetées dans l'eau, il fallait attendre cinq ou six minutes pour qu'ils gonflassent et se teignissent de couleurs variées. Les filles trempaient les billes, les sortaient et changeaient de l'eau coup sur coup. Celles qui avaient collectionné des billes d'une gamme complète de couleurs donnaient envie aux autres. Et finalement, une flopée de boules de vive couleur s'amassa dans les ténèbres des tiroirs, pourtant incapable d'illuminer les visages impassibles dévorés par des fringales infinies.

Une fille reproduisait des personnages d'anime¹⁵ par le calque. Très proches du papier, ses yeux suivaient le mouvement prudent de la pointe du stylo. Le bout de son annuaire ancré sur le papier, elle tenait tous les autres doigts en l'air pour éviter de les tacher avec de l'encre qui, à son tour, aurait sali son dessin avec l'effleurement des doigts. Elle créait ses propres personnages aussi ; tous dotés d'un menton pointu, d'un nez représenté par deux traits courts convergeant sur un point et des mèches de cheveux

¹⁵ Anime : dessin animé japonais.

en forme de feuilles de roseau. Les personnages étaient rendus très mignons par les expressions faciales exagérées. On avait l'impression que dans un instant, une pluie de paroles allait couler sous forme de mélodie de la bouche de ce japonais. C'était des dessins plus exquis que ceux qui accompagnaient nos manuels scolaires. Une fille se regardait devant un miroir grossissant qu'elle serrait dans sa main gauche, peignant sa frange avec sa main droite pour en égaliser l'épaisseur. En les regardant, j'eus de l'aversion et du mépris pour ce que faisaient mes amies. Il me sembla que chacune d'entre elles s'installait dans un bateau en se laissant voguer au fil de l'eau. Sans doute erreraient-elles sur la mer comme cela pour le reste de leurs vies. Je ne m'en sentis plus partie prenante et voulus braver la tempête en ramant contre le courant.

Je commençai à jouer aux échecs avec les garçons. Mon rival était timide et gentil. Il me laissait à plusieurs reprises annuler mon mouvement et lancer une nouvelle tentative. À chaque fois que c'était mon tour de jouer, je réfléchissais longtemps avant d'agir. Et plus j'en étais consciente, plus je devenais stressée. Je ne trouvais aucune pièce adverse à capturer. Je ne savais pas quelle pièce je devais bouger. La moindre erreur aurait pu aboutir à un destin fatal. Les muscles de tout mon corps se rassemblaient. Je pressentis la sonnerie du commencement du cours qui se postait dans le recoin de la salle de classe pour me guetter. Il me sembla que les témoins de notre partie perdaient peu à peu l'intérêt pour mon déplacement prochain et allaient se disperser. Sous cette pression, je soulevai la pièce la plus rapprochée de mon index et la mis sur la dernière case d'une de ses trajectoires possibles. Elle fut aussitôt capturée par une pièce adverse enfouie dans le rang le plus éloigné de moi. Je sursautai de dépit et perdis moi-même l'intérêt pour ce qu'allait éventuellement donner cette partie.

Malgré les longues réflexions et les précautions que j'avais prises, le garçon en face de moi me vainquait tout le temps en m'infligeant l'échec et mat au moment où je cherchais encore sur l'échiquier des pièces adverses susceptibles d'être capturées. À l'issue de chaque partie, d'un air à la fois abattu, aigri et curieux, j'avais les yeux rivés sur le vainqueur pour savoir comment il pouvait gagner constamment. Il esquissa un sourire teinté de timidité en rangeant les pièces et me demanda si je voulais faire une nouvelle partie. Je n'écartai pas mon regard de son visage. J'étais sûre que derrière son

sourire innocent se cachaient quelques secrets de son succès que j'ignorais.

L'été où mon école primaire prit fin, j'étais admise dans le meilleur collège de notre district, ayant obtenu la meilleure moyenne de ma classe pour cette dernière année d'études. Je n'en étais ni satisfaite ni insatisfaite. Je pensais que si je pouvais avoir un résultat aussi remarquable, c'était parce que les épreuves de cette année-là étaient trop faciles. Les approches à utiliser pour résoudre les problèmes étaient évidentes et fort répétées au cours. Tout ce qu'il fallait, c'était une bonne mémoire et une nette écriture. C'était un examen favorable à ceux qui travaillaient d'arrache-pied et particulièrement piègeux pour quelqu'un d'imprudent. Il n'aurait pas été impossible que les garçons intelligents de ma classe se procurassent une note supérieure à la mienne s'ils avaient vérifié attentivement leurs réponses sur leurs copies.

Tous les professeurs, qu'ils m'aient donné un enseignement ou pas, avec ou sans ma présence, m'en félicitaient, sauf Madame Zhu. À l'en croire, il était dommage que je n'étais pas assez brillante pour être admise dans un collège-lycée des districts méridionaux de la ville qui aurait plus de chance de déboucher sur une des meilleures universités chinoises que les écoles de mon district. Je n'avais jamais pensé à quitter mon district et à vivre de l'autre côté du fleuve Yangtsé¹⁶. Mes parents ne m'avaient jamais parlé de cette possibilité. Ce n'était pas parce qu'ils avaient envie de me garder avec eux, mais ils n'avaient pas été amis avec les parents de certains de mes camarades qui avaient depuis longtemps implanté cette idée dans les esprits de leurs enfants. Les pères de ces enfants travaillaient dans les bâtiments rénovés et reluisants, dans l'hôpital local, dans les écoles, ou dans une entreprise d'une ville au bord de la Mer de Chine méridionale à mille kilomètres d'où on était. Ces gamins et gamines étaient tout de même mes amis même si on savait depuis le début qu'ils seraient envoyés en dehors de notre district par leurs parents après l'école primaire.

Mes camarades aimaient bien parler avec moi et selon mes vagues suppositions, c'était parce que je passais pour intermédiaire entre les filles et les garçons. Je parlais autant avec les filles qu'avec les garçons. Ce faisant, joindre ma conversation avec une

¹⁶ La ville de la narratrice est traversée par le fleuve Yangtsé, le plus long fleuve d'Asie, qui prend source dans l'Ouest de la Chine sur le plateau tibétain et se jette dans l'océan Pacifique.

personne de l'autre camp ne paraissait pas aussi étrange que parler directement avec elle. Et durant ma vie postérieure, poussée par ma curiosité insatiable envers les êtres humains, je soulevais souvent le 38^e parallèle nord pour laisser des gens passer dessous. Néanmoins, pas tous les propos des écoliers et des écolières étaient faciles à comprendre. La fille affable assise devant moi me disait souvent qu'elle deviendrait avocate quand elle serait adulte. En disant cela, elle avait un air complexe propre à un adulte. Je ne connaissais pas le terme « avocate ». Mais par la prononciation, je croyais que c'était la personne qui rendait les cheveux verts¹⁷. Tous les jours, en regardant son dos, je m'imaginai que ses cheveux mi-longs s'allongeaient jusqu'à toucher terre, prenaient racine et s'enroulaient autour des pieds de sa chaise et de ma table de bas en haut, de manière à recouvrir tout ce qui restait dans la salle d'un frais tapis de verdure. Un jour, entre le déjeuner et la sieste, je faisais le devoir que selon moi les professeurs allaient nous imposer à la fin de la journée en savourant la musique douce qui s'écoulait du haut-parleur suspendu au mur à côté de la devise écrite en rouge : « Tu transformeras une barre de fer en une aiguille si tu l'affûtes assez dur. » La future avocate tourna sa tête vers moi et me dit : « J'ai reconnu cette chanson ! Je l'ai entendue souvent dans le véhicule de mon père. » Je me figurai aussitôt dans ma tête une grosse enceinte rattachée par deux cordes à l'arrière d'une moto criant une suite de notes qui sentaient l'essence. Ce n'est qu'un jour où je fus invitée à monter dans une voiture que je découvris qu'on pouvait écouter de la musique et de la radio en voiture.

C'était la sœur cadette de ma mère qui m'avait offert mon premier trajet en voiture. Elle avait demandé de l'aide à ses deux sœurs aînées pour son déménagement. Elle vivait avec son mari et son fils dans le sud-est de la ville. Ma mère, sa sœur aînée, leur mère et moi, nous allions chez elle en autocar en presque une demi-journée. C'était la première fois que j'allais de l'autre côté du fleuve Yangtsé. On se trouvait dans un embouteillage sur le grand pont reliant les deux bords. On avançait lentement au-dessus

¹⁷ N.B. : les deux caractères chinois que la fille avait prononcés étaient « 律师 » qui signifie avocat ou avocate. « 律 » (lǜ) veut dire la loi et « 师 » (shī) peut être considéré comme un suffixe qui désigne une catégorie de personnes exerçant une même profession. Par exemple, « ingénieur » s'écrit en chinois par « 工程师 » et « coiffeur » par « 理发师 ». Comme le caractère « 绿 » (lǜ) qui signifie la couleur verte se prononce pareillement que « 律 », la narratrice croyait avoir entendu « 绿师 », un terme inexistant. Et en l'associant au terme « coiffeur », elle imaginait qu'il y avait des professionnels qui colorent les cheveux en vert.

de l'eau jaunâtre et trouble. Par la fenêtre, je voyais de fines vagues remonter de loin les courants du fleuve. J'avais peur de tomber dans cette immense plaie de la ville qui suppurait. Ayant parcouru le pont, l'air qu'on respirait devenait de plus en plus dense. On voyait de plus en plus de bâtiments, de voitures et de passants d'un air pressé. Il y avait de moins en moins de soleil. Tout était à l'ombre des platanes et des immeubles aménagés de part et d'autre de l'avenue. Le long des rues s'assoupissaient de vieux immeubles délabrés et moisissés. La petite sœur de ma mère avait auparavant habité avec sa famille dans l'un de ces immeubles. Leur nouveau logement était offert par le centre de recherches où son mari travaillait et situé sur une future ligne de métro en construction.

Après le déménagement, elle nous conduisit à un édifice regroupant un nombre important de magasins et de restaurants, d'enseignes inouïs. Elle nous invita à prendre le déjeuner dans un Steakhouse. Il n'y avait pas de Steakhouse dans mon district. Ce n'était pas quelque chose d'indigène. Je n'avais jamais mangé de bœuf grillé. Chez moi, mon grand-père paternel braisait de la poitrine de bœuf avec des carottes ou faisait cuire du jarret de bœuf dans une marinade préparée d'une douzaine d'aromates et d'épices. Je n'avais vu les deux idéogrammes chinois représentant le bifteck que dans le glossaire annexe du manuel d'anglais. Steak : [steik] 牛排. Quand ce que ma petite tante¹⁸ avait commandé pour moi fut servi, je fus étonnée de voir une tranche de viande sans côte. En chinois, le mot « bifteck » se divise en « bœuf » et « côte ».

- Ça s'appelle un « faux-filet ». C'est la partie la plus tendre du bœuf, nous présenta ma petite tante la viande dans mon assiette. Elle avait demandé des steaks « 100% cuits » (très cuit) pour moi et pour son fils de huit ans. « 70% cuit » (entre à point et bien cuit) pour ses sœurs et sa mère. « 50% cuit » (à point) pour elle-même. - Les étrangers, ils mangent de la viande crue, et c'est pour cela ils sont plus solides que nous, arbora-t-elle un cube de viande saignante devant nous. Et puis elle nous montra comment utiliser le couteau et la fourchette pour découper de la viande. - Le couteau dans la main

¹⁸ Par respect, nous, les Chinois, n'appelons pas les parents plus âgés que nous par leurs prénoms. Pour distinguer les deux tantes au niveau de l'appellation, la narratrice appelle la plus jeune « Petite tante » et la plus âgée « Grande tante ».

gauche et la fourchette dans la main droite ? demanda ma tante aînée. Ses deux mains rêches couvertes de callosités se tordaient en essayant d'empêcher sa viande de glisser hors de son assiette à l'aide des deux armes occidentales. Ma mère prit l'assiette de sa sœur aînée, découpa sa viande en morceaux et la lui rendit. Sa sœur cadette fit la même chose pour leur mère.

- Ce « bœuf côte » est tellement tendre ! Il est indéniable que le bœuf servi dans les restaurants est meilleur que celui qu'on prépare chez soi ! s'émerveilla ma grand-mère maternelle. - Ce n'est pas si difficile ! Si tu l'aimes vraiment, je vais me lever tôt demain matin pour acheter ça au marché et te l'apporter chez toi à midi après l'avoir cuisiné, dit ma tante aînée à sa mère. Les liserons d'eau que je t'ai apportés avant-hier, vous les avez finis ou pas ? Dis-moi si c'est le cas, et je vais t'envoyer d'autres légumes que je viens de récolter. - Grande sœur, tu travailles toujours aux champs sous une telle chaleur ?! Il y a déjà deux octogénaires qui sont morts en plein air pendant la canicule de cet été ! Alors il faut faire gaffe ! s'écria sa petite sœur avec les yeux écarquillés. Je demande souvent à Grande sœur de profiter de la vie comme Grand beau-frère le fait. Depuis que le gouvernement vous a versé une grosse indemnité après avoir démoli votre ancienne maison, vous avez acheté trois nouvelles maisons qui ne cesse de s'apprécier. Une pour ta fille, les deux autres pour votre vie à la retraite. Quoi d'autre désirais-tu ? Regarde ton mari. Si tu ne le trouves pas à la table de poker, tu le verras pêcher au bord du lac. Il peut pêcher à longueur de journée ! C'est toi qui nous as dit ça, non ? Elle but une gorgée de limonade après cette critique bienveillante. Néanmoins, son dialecte issu des zones développés, qui se distinguait du nôtre par son acuité et son impatience, ajoutait un timbre narquois à ses propos.

- Si je ne cultive plus de légumes, qui ira vous alimenter ? Les supermarchés ? La facture des courses, ce n'est pas rien ! Pourquoi gaspiller de l'argent comme ça ? De plus, c'est une vieille habitude. Je ne peux pas la chasser de mon corps ! Si je faisais une pause d'une journée, je me sentirais malade ! La semaine dernière il pleuvait, donc je suis restée chez moi. Et tout de suite j'ai eu mal à la tête du côté gauche. Dimanche matin la pluie s'est arrêtée, du coup je suis allée au potager, et rien qu'après une matinée de travail, le mal de tête avait disparu ! En revanche, j'ai souvent mal à la tête du côté

gauche. C'est un vieux problème. Et Maman, c'est toi qui pourrais être à blâmer. Pourquoi ? Tu te souviens que quand on était petits, tu frappais souvent Frère quand tu revenais du travail aux champs et que tu découvrais qu'il avait fait l'école buissonnière ? Ou bien c'est Petite sœur qui subissait des gifles pour avoir subtilisé un œuf de canard salé à la maison. À cette époque-là je travaillais déjà dans l'usine textile de la commune voisine. Sortir avant le lever de soleil ; revenir après le coucher de soleil. Sept jours sur sept. Pas de repos, pas de congé. Chaque nuit, j'entendais le bruit des machines à filer dans mes rêves. Et Maman, quand je revenais du travail, tu me frappais aussi, toujours à la tête du côté gauche, je ne sais pas pourquoi ! Et tu me frappais pour rien ! Juste parce que tu étais de mauvaise humeur ! Moi je n'ai jamais fait de bêtises ! Bien sûr, je n'ai pas reçu autant d'éducation que vous deux. Mais comme j'ai commencé à travailler quand je n'avais que treize ans, j'ai compris très tôt qu'il n'est pas facile de nourrir une famille aussi grande que nous. Si Papa et Maman m'avaient payé les frais de scolarité au lieu de m'envoyer à l'usine à cette époque, aujourd'hui je serais assise dans un bureau climatisé juste comme vous ! Et je n'aurais pas eu besoin de travailler sous le soleil brûlant ! s'écria ma tante aînée d'une voix de plus en plus rauque comme si sa gorge était obstruée par de l'ouate.

- Allez ! Grande sœur ! Si tu as abandonné tes études, c'était seulement parce que tu avais de mauvaises notes et que tu n'avais pas envie de continuer ! Tu détestes l'école ! rétorqua Petite tante en agitant son couteau pour chasser une mouche qui voltigeait longtemps autour de notre table.

- Demande directement à Maman si elle est venue me chercher à l'école un jour à l'improviste pour que j'aie m'inscrire à l'usine avec elle. De plus, Frère était tellement nul dans ses études ! Pourquoi vous ne l'avez pas envoyé dans une usine ? Il a même redoublé une classe ! Il ne sait que créer des problèmes... La voix de ma tante aînée diminuait et tremblait peu à peu.

- Grande sœur, ta viande va refroidir. Mange, lui rappela ma mère, sans que Petite tante ni Grand-mère ne pipent mot. Mon cousin, ayant fini son assiette depuis longtemps, roulait sur la table la petite voiture en plastique incluse dans le menu enfant.

- La salle de mah-jong¹⁹ de Frère, elle se passe bien ? demanda Petite tante.

- Comme tu le sais, notre ville est candidate en ce moment pour la compétition nationale des « Dix villes les plus civilisées ». Le contrôle est devenu plus sévère que d'habitude. Frère a donc fermé la porte de sa salle pour l'instant. En fait, on lui a déjà infligé une amende au début de cette année. Il croit que c'est le patron de la salle de mah-jong voisine qui l'a dénoncé, parce que Frère lui a arraché pas mal de clients, répondit sa sœur aînée en mastiquant un morceau de viande. Elle ne l'avait pas dégluti avant d'avoir fini sa phrase.

- C'est quand même trop dangereux. Il vaudrait mieux que Frère se procure un vrai boulot, dit Petite tante d'un air inquiétant.

- Oui, c'est ce qu'il a dit aussi, ton père. Il est d'avis de lui trouver un poste de gardien d'immeuble. Ce n'est pas un travail qui gagne beaucoup, mais c'est la stabilité qui compte le plus. Comme ça, au moins il va pouvoir cotiser pour sa retraite, dit ma grand-mère maternelle sur un ton passionné comme si était enfin arrivé un sujet qu'elle connaissait bien.

Passée du dialecte au mandarin standard, Petite tante me demanda comment mes études se passaient. Son changement de langue était si brusque qu'il me fallut quelques secondes pour comprendre ce qu'elle voulait dire. Elle parlait mandarin standard à son fils et à moi, comme si elle croyait que grâce à l'école, nous ne comprenions pas le dialecte ni ce sur quoi elles avaient discuté tout à l'heure en dialecte. Ma mère lui dit que j'avais la meilleure note de ma classe et que j'étais admise au meilleur collège de notre district. En me félicitant sincèrement, Petite tante voulait savoir le secret de mon succès dans les études et que je passe cette « énergie mystérieuse » à son fils. Son faible niveau en chinois inquiétait profondément sa mère. Elle me demanda lequel parmi les manuels vendus dans les librairies m'était le plus utile et m'invita à passer cet été-là chez elle pour que je pusse suivre le cours de natation avec son fils. Je ne savais vraiment pas quel était le manuel le plus utile, parce que je n'en utilisais qu'un. Une

¹⁹ N.B. Le mah-jong est un jeu d'argent chinois qui se joue à quatre joueurs, avec des tuiles. Les salles de mah-jong offrent aux joueurs des tables dédiées au mah-jong (électriques, qui distribuent et battent les tuiles automatiquement). Il s'agit d'un « secteur informel » et d'une « économie grise ». Le propriétaire d'une salle de mah-jong pourrait être condamné par le code pénal si l'enjeu était trop élevé ou que trop de participants étaient concernés.

banderole à l'école me revint à l'esprit : « lire les livres utiles ». On voyait cette phrase tous les jours durant la cérémonie de levée du drapeau national. Elle me semblait peu exécutable. Comment pourrais-je savoir si un livre me serait utile ou pas avant de le lire ? Et s'il existait des livres « inutiles », pourquoi étaient-ils écrits et publiés ?

Ma mère invita la famille de Petite tante à dîner chez moi le weekend suivant avec d'autres membres de notre famille pour célébrer ma réussite à l'examen final. Elle avait déjà fait part du dîner familial à d'autres invités. Il était de coutume de convier nos proches à un festin pour fêter un événement important, pas seulement à l'occasion d'un mariage ou de la naissance d'un bébé, mais aussi à la réussite d'une opération chirurgicale, à l'obtention d'un diplôme ou à une nouvelle décennie d'anniversaire. Chacun ou chacune d'entre les convives deviendrait l'hôte à tour de rôle. Ces retrouvailles étaient si fréquentes qu'il nous paraissait que les repas copieux pendant le Nouvel An lunaire n'en finissaient plus de se succéder. Petite tante regrettait qu'elle ne pût venir car ils étaient déjà invités à dîner ce jour-là chez la famille d'un ami de son mari. Malgré cela, elle me gratifia d'une enveloppe rouge²⁰ comme récompense pour mon assiduité. Je fis semblant de ne pas la vouloir en cachant les mains derrière le dos. Le cadeau étant refusé plus de quatre fois, ma mère fit un signe d'assentiment et je l'acceptai avec pudeur. L'argent serait retourné de toute façon dans la poche de mon cousin le jour où il serait reçu à un collègue.

Une fois rentrés chez nous, ce qui s'était passé durant la journée s'attardait dans ma tête. Je demandai à ma mère pourquoi elles n'avaient montré aucune compassion pour ma tante aînée en écoutant ce qu'il lui était arrivé lors de sa jeunesse. - Comment pourriez-vous n'avoir ni honte ni vergogne si elle a commencé à travailler toute jeune juste pour vous laisser la chance d'être éduquées ? Ces mots envenimés saisirent ma mère au dépourvu. Le visage assombri, elle avoua que sa sœur aînée était bel et bien victime d'une injustice. En revanche, il lui était gênant de l'entendre ressasser à l'infini

²⁰ N.B. Dans le sens traditionnel du terme, l'enveloppe rouge (红包 hóng bāo) s'appelle aussi « 压岁钱 yā suì qián » (littéralement « l'argent réprimant l'âge »), l'argent offert dans une enveloppe rouge par les ascendants aux descendants au cours du Nouvel An chinois (ou la fête du printemps). Comme « 岁 »(âge) et « 祟 » (malédiction) sont des homophones, on donne ce cadeau aux enfants pour les éloigner de la malchance durant l'année à venir. Après la chute de l'empire Qing, l'enveloppe rouge désigne généralement l'argent donné pendant les événements heureux. Le terme désigne aussi le pot-de-vin.

ses sempiternelles histoires à chaque moment de retrouvailles familiales. - À quoi bon s'accrocher au passé ? À cette époque, la pauvreté nous avait acculés au mur.

Chapitre 5 : Le banquet

La querelle entre ma grand-mère et mon grand-père paternels me réveilla très tôt le matin. C'était la routine. Le vieux pâtissier prenait son petit-déjeuner tranquillement quand sa femme se mit à le presser de faire les préparatifs du dîner : faire tremper les graines de soja dans l'eau, déplacer les fruits de mer du congélateur au réfrigérateur, cuire les plantes médicinales à l'eau à feu doux et mariner les cuisses de poulet. Mon grand-père restait d'abord sourd à ses ordres, et de but en blanc, il fut dévoré par la rage, cogna dur son bol contre la table et l'invita ironiquement à préparer le dîner à sa place. Dans notre magasin, ma grand-mère paternelle était chargée des ventes, et la production des gâteaux ne suivait jamais la vitesse des ventes. Elle était convaincue que si elle savait comment faire de la pâtisserie, la vente doublerait !

Avant que les invités n'arrivassent, la table ronde était couverte d'entrées et bordée de bols, de baguettes et de gobelets en plastique. La sœur de mon père arriva en premier avec son fils, et c'était parce qu'ils habitaient le plus près de chez nous. Une fois entendu leurs voix, le vieux couple sortit de la cuisine comme une flèche pour les accueillir joyeusement, et les ramena à table : - Vous avez faim ? Venez, mangez quelque chose. Que voulez-vous d'autre ? Ton frère pourra aller l'acheter. Ton mari ne vient pas ? - Si, il arrivera plus tard. Il est en train d'étudier. Son mari était le chef du service orthopédique de l'hôpital local. Les fruits de mer qu'on allait manger ce soir-là étaient un cadeau que l'un de ses patients lui avait offert. De plus en plus de parents entrèrent. Ils s'attroupèrent autour de moi pour me féliciter. J'étais affamée. Enfin, Oncle orthopédiste apparut à l'entrée. Tout le monde s'extirpa de ses conversations et le salua, non pas en l'appelant « beau-frère », mais « Chef Lin ».

Grand-mère ne cessait de remplir le bol de chaque invité d'aliments. Grand-père continuait de servir des plats et des soupes fumantes en présentant des excuses pour ces mets « insipides » et remerciait humblement les compliments de tous côtés à l'unisson. L'air fatigué, Chef Lin ne parlait pas beaucoup, mais les gens ne cessaient de lui poser des questions comme des écoliers très respectueux envers leur professeur. Sur ces entrefaites, son portable sonna et il le décrocha. Sa femme mit son index devant les lèvres en signe de silence. Il commença à parler sur un ton sérieux. Après le coup de fil,

il résuma la conversation à sa femme : un ami lui demandait de lire la radiographie de la cheville de son parent qui était tombé par terre dans la salle de bain.

À force de verres d'eau-de-vie, il me raconta soudainement son pénible parcours éducatif de fils des paysans, comme si j'étais la seule personne qui pouvait le comprendre. Malgré les difficultés financières, il était le premier étudiant universitaire de son village. Les études en médecine étaient longues et dures mais valaient absolument le coup. Il souhaitait que son fils devienne médecin aussi, car tout le monde aurait besoin d'un médecin à un certain moment. Il me conseilla également de trouver un médecin comme mari. Mais je détestais les médecins, car ils étaient froids et redoutables.

Les bouteilles d'alcool se vidaient. Les hommes rougissaient et parlaient de manière plus sonore. On me demandait de jeter mon gobelet de jus et d'apprendre à boire un peu de vin. La maison s'emplissait de fumée de cigarette et d'éclats de rires. Grand-père et Grand-mère s'engueulaient à nouveau parce qu'il avait oublié de faire un plat dont les ingrédients avaient été préparés. Je devins transparente et j'eus peur de grandir.

La genèse de la nouvelle *À la recherche des bonbons perdus*

● Pourquoi un mémoire de création ?

Le jour où il me fallait choisir un master sur la page officielle de l'Université de Limoges, j'ai décidé de m'inscrire en FABLI sans hésitation. Je me suis réjouie d'avoir la chance d'être prête à me plonger dans l'enseignement supérieur français en 2020, car ce master, originairement appelé « Arts, littératures et civilisations », ne se créait qu'en cette année-là.

Avant cette aventure, je n'avais jamais eu de formation consacrée à la littérature. Pourtant, j'aimais toujours la lecture, et j'avais une prédilection pour les romans étrangers, fantastiques ou réalistes, qui m'emmenaient dans des mondes différents de ceux que représentent les classiques littéraires chinois. Les fictions occidentales que les autorités chinoises qualifiaient à l'époque de « perverses » me permettent non seulement de déambuler entre les colonnes Morris, mais aussi de m'identifier aux émotions humaines variées qu'éprouvent les personnages. Teintée d'une idéologie plus ou moins collective et homogène, la littérature chinoise raconte presque les mêmes histoires : la blessure des guerres, la misère du peuple, les Chinois simples et diligents, les guerriers intrépides, les pères taciturnes et les mères vouées à se sacrifier à leurs enfants. Il est rare qu'y soient décrits les sensations négatives propres à l'humanité ou les rapports délicats interpersonnels. Par ailleurs, les écrivains chinois sont trop sérieux pour glisser de l'humour dans leurs écrits. En un mot, je me suis amourachée des descriptions audacieuses et fidèles, de l'imagination débordante et ardente, des figures de style insolites et des intrigues palpitantes dans les romans importés.

La saga *L'Amie prodigieuse* de l'écrivaine italienne Elena Ferrante est l'ouvrage qui éveille mon désir de tenter d'écrire moi-même. Ce n'est pas seulement un best-seller en quatre tomes vendus à seize millions d'exemplaires dans cinquante-six pays. Ce qui m'impressionne le plus dans le livre, c'est la mise en exergue de la jalousie et de la haine qui accompagnent une amitié persistante entre deux femmes. La compétition et la rivalité impétueuses que je ne trouvais

qu'entre les personnages masculins sont tout à coup transférées et jaillissent sur deux corps féminins. Cependant, cette amitié ne peut pas simplement être qualifiée de « toxique » et s'avère plutôt compliquée comme toutes les relations humaines jonchées de nœuds insolubles. Les deux filles, qui grandissent ensemble dans un quartier pauvre du Naples, sont jalouses l'une de l'autre. Tandis qu'Elena, la narratrice, se croit toujours extrêmement mauvaise par rapport à son amie prodigieuse Lila. Jalouse de la témérité de Lila, Elena se trouve éternelle deuxième au podium, rêverait plutôt d'intéresser les garçons. Lila, réassignée au rôle de fille qui interrompt ses études et qui se marie à seize ans, est envieuse de l'épanouissement d'Elena. Lila demande à Elena de continuer ses études et lui dit : « tu es ma prodigieuse amie, il faut que tu sois la meilleure de tous, garçons et filles ». Si les deux sont un génie l'une pour l'autre, c'est parce que l'une est regardée avant tout par l'autre. Et les deux héroïnes sont scrutées par l'autrice. C'est ce qu'on appelle en anglais le « *female gaze* », le regard féminin. C'est un concept issu du domaine cinématographique qui questionne le regard que la caméra porte sur les protagonistes féminins, suite au « *male gaze* » inventé par la féministe britannique Laura Mulvey qui dénonce le fait que la culture visuelle dominante impose une perspective d'homme hétérosexuel.

Peu de fictions que j'ai lues réussissent autant que *L'Amie prodigieuse* le test de Bechdel qui consiste à poser trois questions à un récit : y a-t-il au moins deux femmes nommées dans l'œuvre ? Parlent-elles ensemble ? Parlent-elles d'autre chose que d'un homme ? Ce test nous rappelle à quel point notre imaginaire se focalise sur la sensation, l'inquiétude et la valeur des personnages masculins. À la hauteur de deux jeunes filles, *L'Amie prodigieuse* raconte un récit de sororité. On s'attache tellement à la différence entre Elena et Lila, à ce qui blesse leur relation qu'on en oublie ce qui les unit contre le pouvoir qui les opprime. Dans la société patriarcale italienne des années 1950 où les pères et les maris décident à la place des femmes, les deux protagonistes commencent par se sentir en lutte entre elles pour obtenir la faveur de l'homme le plus puissant, mais au fur et à mesure du récit, lorsque la solitude de chacune s'accroît, elles prennent conscience qu'elles ne

peuvent que compter l'une sur l'autre. Elles se croyaient rivales, et elle se révèlent sœurs. Quand Elena s'embrouille en latin et voit s'amenuiser ses chances de sortir du quartier, c'est Lila qui vient à son aide. Quand Lila panique à l'idée de se marier et s'enferme dans sa chambre, c'est Elena qui promet d'être là pour elle. Sans pulsion scopique, l'autrice représente les deux héroïnes telles qu'elles sont, loin d'être exemplaires, plutôt défectueuses, fragiles, malicieuses, hystériques parfois mais très authentiques à la réalité de l'humanité.

Cette authenticité, la touche sincère sur l'état psychologique de l'héroïne, l'exposition sans honte du monde spirituel des femmes et le regard scrutateur sur les hommes m'ont donné du courage pour entamer ma première nouvelle. La littérature, pour moi, était le canon sur les manuels scolaires, intouchables comme *La Joconde* protégée par la vitre et l'équipe de sécurité (qui a été malheureusement visée par une tarte à la crème ces derniers jours), baignée d'une splendeur de la sagesse des plus grands cerveaux dans l'histoire. Peut-on y ajouter quelques mots ? Oui, on peut et on doit et on le mérite. Chacun·e a le droit de révéler un morceau de vérité et de répondre à ce monde à sa façon. Mes écrits, sans doute dépourvus d'intérêt pour la plupart du monde, contiennent quand même des passages je ne sais où qui soulèvent une légère houle chez un·e lecteur·rice de la même façon qu'une scène ordinaire de *L'amie prodigieuse* me touche.

J'ai quelque chose à raconter, une petite voix retentit au fond de ma tête. En pleine interaction avec les fictions que les professeurs présentent et décortiquent dans les séminaires pendant deux ans de master, je me suis dit que la littérature n'est pas une pause café pour papoter mais un spectacle en costume et on doit se creuser la tête pour attirer l'attention du public. C'est cela qui est le plus intéressant dans la création pour les écrivains et les artistes. Comment disposer les intrigues ? Quel rythme de narration employer ? Quel ton choisir pour tel ou tel personnage ? Quels stéréotypes éviter ? Qu'est-ce qui rend une œuvre originale ?

La saga d'Elena Ferrante est un récit d'inspiration autobiographique. Je ne vois plus d'autre forme littéraire capable de combiner la sincérité et l'imagination aussi bien que l'autofiction. Un regard de gamines sur les adultes, le quartier et la société

napolitaine permet une description clinique et cruelle. Le récit de Ferrante arrive à créer un lien entre le microcosme et le macrocosme, entre la petite histoire et la grande histoire. En relatant l'enfance et l'adolescence d'Elena et de Lila passées dans un quartier pauvre à Naples, elle nous immerge dans la société napolitaine en plein bouleversement des années cinquante. Au début de la saga, l'histoire se déroule sous l'ombre de la mafia, le fascisme, la violence et la pauvreté ; les mouvements des étudiants contre le gouvernement démocrate-chrétien sont également représentés par des personnages proches d'Elena lors de ses études à Rome ; à la fin du quatrième tome, l'angoisse d'être anéanti par l'industrialisation dévore le quartier. Ce qui paraît bien ambitieux chez Ferrante, c'est qu'elle ne se contente pas d'explorer les relations complexes entre les personnages, mais aspire à dessiner une fresque de la société napolitaine. Ayant vécu en Chine pendant vingt-trois ans et en France pendant presque deux ans, je me trouve dans une position plus ou moins objective pour saisir les caractères de la société chinoise. Même si je passais la plupart du temps dans une seule ville, il suffit que je me noie dans le système éducatif, que je me concentre sur les dialogues entre voisins et que je me faufile sur la table des dîners où au moins un homme de pouvoir du quartier est présent pour connaître le fonctionnement de la société et ses règles tacites. J'avoue que je n'ai pas pris contact avec les milieux défavorisés, que mon pays natal bénéficie d'une condition économique plus élevée que la moitié des régions chinoises et que mon constat ne couvre pas la totalité du pays ; malgré cela, mes expériences correspondent à une tranche de la société et reflètent quelque chose de commun dans notre culture. Je suis convaincue qu'il existe des sentiments qui dépassent les limites temporelles et spatiales, et que certains événements qui me sont arrivés se passent aussi à l'autre bout du monde.

Depuis longtemps, je me sentais étrangère par rapport à mes compatriotes dans mon pays. Les conversations des Chinois tournent autour de l'argent, de l'achat de maison, d'un travail stable ou du mariage (les fonctionnaires et les enseignants sont les conjoints idéaux). Pas de temps pour des rêveries sans parler de profiter de la vie (au lieu de passer toute l'après-midi à prendre un café avec des amis, les

Chinois préféreraient travailler sur l'ordinateur à distance dans un Starbuck). On s'évertue à obtenir une vie parfaite à l'âge le plus jeune pour être envié par nos semblables. Dans notre éducation, la formation de l'esprit critique est absente, tandis que l'obéissance est prioritairement développée. L'individualisme est étouffé et tout le monde n'est qu'une petite vis de ce grand bateau avançant à toute allure. Je ne trouvais personne pour parler de ce sentiment d'aliénation. Tout le monde semblait bien à l'aise dans ce système et satisfait de ce qu'il possédait, sans se sentir privé de droits de liberté. J'ai traité de cette homogénéité de la société dans mon premier texte théâtral que j'ai écrit en première année de FABLI²¹. À l'achèvement du texte, je me suis sentie affranchie du fardeau pesant sur moi depuis longtemps. Quand je suis venue en France, je me suis rendue compte que ce qui se passe en Chine n'intéresse pas les Français. Notre cuisine est apparemment plus intéressante que notre régime politique pour eux. C'est pourquoi il est important de s'exprimer sous forme littéraire. Il faut chercher de nouveaux moyens d'expression pour accroître la visibilité de son sujet traité. La création artistique n'est jamais un travail facile et demande beaucoup d'efforts.

- **Pourquoi ce motif et cette intrigue ?**

Je me sentais souvent mal à l'aise et décalée lors de ma vie en Chine. L'instituteur à l'école primaire se moquait de moi quand je riais à gorge déployée, estimant qu'une fille est censée rester silencieuse. L'enseignante de chinois m'a punie en classe parce que j'avais contredit son idée à voix basse à ma voisine. Ma grand-mère m'a demandé de faire un régime quand j'ai pris du poids sur le visage. Mon cousin de dix-sept ans a un jour dit à sa mère : « ton travail, c'est de préparer le repas ; le travail de Papa, c'est de gagner de l'argent pour soutenir notre vie ; mon travail, c'est de travailler dur sur mes études. » Son père est le meilleur orthopédiste de notre quartier et demande à son fils de suivre sa carrière, car « la

²¹ Voir l'annexe.

médecine est une profession honorable et profitable. Tout le monde te sollicite. » En chinois, par le mot « solliciter », on sous-entend la corruption avec du pot-de-vin. En effet, il est vénéré par toute la famille. Sur la table des dîners familiaux, il faisait des blagues où il paraissait que toutes les belles sœurs de sa femme sont ses concubines, et puis tout le monde riait à ses blagues, les femmes et leurs maris. À ces moments-là, j'étais perturbée sans m'en rendre compte. Je n'avais pas le courage de rouspéter. Je me suis tue. Je croyais que cela faisait partie des règles qui font fonctionner la société que je devais assimiler si je voulais m'y intégrer.

Ce n'est que quand j'ai pris connaissance du mouvement #MeToo qui fait rage dans le monde occidental et quand des Chinoises ont partagé leurs expériences d'être sexuellement harcelées ou de souffrir de la discrimination sexiste au travail que je me suis rendu compte qu'il était normal que je ne me sente pas bien dans telle ou telle circonstance, parce que nous vivons dans une société dominée par les hommes qui nous réduisent très souvent à notre sexe et que juste comme les garçons, les filles doivent avoir la liberté d'exprimer leur mécontentement et sont dignes d'être traitées comme un humain et pas un objet. Des essais que j'ai lus en France m'ont aidé à mieux comprendre l'ordre social paternel et la nécessité de la sororité, tels que *King Kong théorie* de Virginie Despentes et *Mes bien chères sœurs* de Chloé Delaume. Je désire explorer les causes culturelles et sociales des chemins différents des garçons et des filles, à la base de mon expérience et de mon constat. Par ailleurs, ce n'est que quand j'ai lu le roman dystopique *1984* de George Orwell en chinois que j'ai compris le silence collectif sur le sujet de la liberté d'expression en Chine. J'ai compris que ce qui gît derrière ce silence, c'est la peur provoquée par le régime totalitaire qui crée une société de surveillance. Comme le personnage contestataire Winston Smith, j'ai aussi l'intention de garder une trace écrite et fixe de ce qui se passe dans mon pays.

- **Les épreuves et les bonheurs dans l'écriture**

C'est une écriture lente qui comporte trois procédures difficiles : la première, c'est de fouiller ma mémoire, me plonger dans les circonstances, restaurer mes sentiments au moments précis ; la deuxième, c'est de trouver quelque chose

d'inhabituel, de frappant, de révélateur dans les frivolités quotidiennes ; la troisième, c'est de rechercher la formule en français la plus pertinente pour décrire ce que je veux apporter sous les yeux des lecteur·trice·s. Un des plus grands obstacles que j'ai rencontrés consiste à écrire dans une autre langue que ma langue maternelle, ce qui sera détaillé dans la partie suivante *Mon expérience d'écrire en français et le « translational writing »*.

Une autre grande frustration qui m'a souvent frappée découle de la conviction que l'intrigue de ma nouvelle est très faible, fade, éparpillée comme une chemise qui s'effiloche. C'est un assemblage de réminiscences intermittentes. Parfois, je ne savais pas comment faire la transition entre des événements pour éviter le décalage. D'autres fois, je n'étais pas sûre si une fin de chapitre était assez intéressante pour amener mes lecteur·trice·s au chapitre suivant. Comment les impressionner avec une fin percutante ? Comment les faire réfléchir aux choses banales et quotidiennes ? Comment rendre un personnage imaginaire que je n'ai jamais rencontré dans ma vie plus crédible ? Je me suis embrouillée dans ces questions. Par exemple, dans le chapitre consacré à la vie scolaire, je voulais montrer une jeune élève éprise d'un enseignant charmant qui leur inculque le communisme. Malheureusement, je n'ai pas rencontré une telle personne dans ma vie. Pour créer un personnage à la fois dramatique et vraisemblable, j'emprunte des caractères du héros du roman autobiographique *Paradis d'amour de FangSiqi*²², un professeur de chinois passionné et séduisant, pour mon personnage à base d'un enseignant de communisme ennuyeux.

En outre, comme on dit en chinois, « l'idéal est charnu, tandis que la réalité est osseuse. » Tout ne se passe pas comme prévu. L'intrigue déraillait souvent. Parfois je pouvais la remettre dans le bon sens, et d'autres fois je la laissait à la dérive et conduite vers une nouvelle route. Si mon plan conçu avant l'écriture est un idéal abstrait, l'écriture est de répartir le projet en de petites tâches et d'attaquer des problèmes concrets. Par exemples, dans le chapitre *Règles*, ma narration déviait du

²² Lin Yihan 林奕含 (1991-2017). *Paradis d'amour de FangSiqi* (titre original : 房思琪的初恋乐园). Taïwan : Guerrilla Publishing Co., Ltd., 2017.

sujet du tabou féminin et s'attardait à la relation avec mes parents, et j'ai dû me préciter vers l'apparition de mes premières règles. Pour ce faire, j'ai fait une transition naturelle entre la colère de ma mère et l'arrivée de mes règles : la découverte des phénomènes de notre corps féminin est toujours accompagnée d'une confusion et d'une ambiguïté. Personne ne nous les éclaircira, même nos mères qui auraient dû être les messagères du secret féminin. Tout ce qu'elles font, c'est juste nous gronder comme si c'était notre faute.

Les moments les plus heureux pour moi sont les suivants : quand j'ai finalement trouvé une solution pour harmoniser les intrigues, quand j'ai créé un lien entre l'histoire et les sujets que je voulais discuter, quand j'ai trouvé une façon élégante ou efficace de montrer les valeurs du peuple chinois et comment ils perçoivent ce monde. Aussi, chaque fois qu'une nouvelle idée m'est arrivée, qu'une phrase figurée est écrite, j'ai savouré le bonheur de créativité. Mais le bonheur le plus général et le plus fréquent, c'est celui de faire revenir les fragments qui faillent avaient failli disparaître dans ma mémoire, de les noter sur le papier et de les arranger pour en faire une œuvre d'art.

De plus, mon écriture créative est aussi un processus d'apprentissage du français. Il est arrivé souvent que j'aimerais éviter la répétition d'un mot ou d'une expression dans mon œuvre, et pour ce faire, je ferais des recherches en ligne sur les synonymes des mots que je fréquemment utilisais. Lors des recherches, par comparaison de l'emploi des mots dans les phrases d'exemple, j'ai découvert les nuances entre les synonymes et en même temps des nouvelles sensations subtiles que j'avais ignorées. Je les ai notés dans mon glossaire dans l'intention de les utiliser dans mes écritures futures. C'est toujours un pur plaisir d'apprendre quelque chose de nouveau et de beau.

En outre, lorsque je me concentre sur l'écriture, je me noie dans ma réflexion et oublie tous les malheurs que je traverse dans la vraie vie. Je préfère la « moi » version écrivaine qui est ambitieuse, capable de relever des défis et de surmonter des épreuves et qui est plus instruite et dégourdie de jour en jour à la « moi » ignorante, inactive, en proie à la peur, cloîtrée dans le pessimisme, et qui ne peut

pas contrôler son propre destin. Finalement, c'est le bonheur de savourer le fruit de ses efforts qui l'emporte sur tout.

- **Mon expérience d'écrire en français et le « translational writing »**

Dans *l'Écrire en langue étrangère : interférences de langues et de cultures dans le monde francophone*, l'auteur Chantal Stoïchita de Grandpré a attribué trois phénomènes socioculturels à l'adoption d'une autre langue que sa langue maternelle comme langue d'écriture : la migration transnationale et transculturelle, l'hégémonie politique et le choix personnels-reliés à la fascination pour une langue et une culture étrangères. Je me considère comme un mélange de la première et la troisième situations, ce qui rappelle le cas d'Agota Kristof : l'émigration en France et le passage au français ont été décisifs pour sa prise de parole littéraire, son devenir-écrivain.

Écrire en langue étrangère est une confrontation des deux langues. Dès mon arrivée en France en septembre 2021 pour poursuivre mes études en « *creative writing* », je m'engage dans le combat contre toute frustration provoquée par le déchirement entre deux langues dans l'écriture en français. Ma langue maternelle reste si présente que toutes mes écritures deviennent une traduction, une galère de transformation linguistique et extra-linguistique, une quête éternelle de l'équivalence au niveau de vocabulaire, de sémantique, de registre, de ton, d'émotion, etc. Je n'arrive pas à transcrire ma réflexion directement et naturellement sur le papier comme le font mes camarades français. Mes devoirs créatifs sont toujours remplis de remarques des professeurs tels que « mal dit » « je ne comprends pas » « cela ne se dit pas en français », etc.

Par manque d'expérience de vivre dans le monde occidental, je ne peux baser mes fictions que sur ma vie en Chine, dans l'intention de créer des liens entre la Chine et la France et même de neutraliser des stéréotypes que les Européens portent sur mon pays. J'utilise leur langue pour explorer le monde spirituel et émotionnel de mes héroïnes chinoises et charge leur langue de mon point de vue sur l'Europe.

Comment transférer ma vision du monde sans diminution ni altération ? La perte de sens est-elle inévitable ? Comment faire si le français m'empêche de m'exprimer librement ? Si une partie de mon monde est perdue dans cette expression ? Si cette langue étrangère influence ma façon de penser ? Puis-je et veux-je toujours être le porte-voix de mon propre pays quand j'écris en français ? Pour en chercher les réponses, j'ai interviewé sous forme de vidéo des écrivains et des universitaires qui travaillent avec la langue française et dont la langue maternelle n'est d'ailleurs pas le français dans le cadre du programme des études FABLI « Projet tutoré ». L'humoriste kabyle Kamel Abdat m'a dit que le kabyle est une langue de la montagne et de la pudicité, que l'arabe est une langue du conflit et que le français est une langue de l'amour. L'écrivain togolais Sami Tchak m'a dit : « les paroles doivent être à la fois aériennes et enracinées et ce n'est que quand elles sont enracinées qu'elles peuvent être aériennes, parce que sinon elles flotteront et n'auront aucune signification. » Le professeur de français bulgare Gueorgui Jetchev m'a dit que quand il parle le bulgare, il réfléchit en bulgare et que quand il parle le français, il réfléchit en français. La professeure de français hongroise Timea Gyimesi m'a dit que traduire, c'est repartir de zéro. Leurs réponses m'ont donné l'impression que les maîtrises excellentes des deux langues coexistent spontanément chez les interviewés qui ne sont pas autant impliqués que moi dans les tensions créées lors des voyages entre les langues.

Heureusement, cette sensation déboussolée tout au long de mon écriture en français, qui est hantée sans discontinuer par ce processus de traduction, est partagée par des « *translational writers* » dont Leila Aboulela, romancière soudanaise qui écrit en anglais. Leila Aboulela est née en Égypte et faisait ses études en Angleterre. La plupart de ses œuvres sont consacrées à la vie entre l'Europe et les pays arabes. Quant à sa genèse en tant qu'écrivaine, Leila Aboulela se définit comme traductrice. Elle trouve les origines de sa vie d'écriture dans la distance : dans la nécessité de faire des liens entre la Grande-Bretagne et Khartoum, et de proposer un contre-récit aux « images stéréotypées de la famine et de la guerre » qui dominent les représentations occidentales du Soudan. En particulier, elle

s'attache à charger la langue anglaise du poids de sa perspective, enracinée dans une vision particulière de l'islam, de la vie en Grande-Bretagne ; et à l'utiliser pour explorer la vie émotionnelle et spirituelle de ses protagonistes musulmanes soudanaises. Pour Aboulela, la traduction est une question de fidélité, de comment transférer la « valeur » sans diminution, mais elle suggère que la perte dans un tel transfert est inévitable : « *a thing has a high value here, a certain weight, move it to another place and it becomes nothing* [Une chose d'une grande valeur ici, d'un certain poids, une fois déplacée à un autre endroit, ne devient rien.] » En guise d'illustration, elle discute de la valeur émotionnelle de « bahdala », « *an Arabic word I have tried to translate but I can't* [un mot arabe que j'ai essayé de traduire mais je ne peux pas] ».

There is no equivalent to it in English, no word comes close enough: dishevelled, no, undignified, no, harassed, also no. A friend would tell me about her bad day, a raw searing day, child rushed to hospital, husband God knows where, other children screaming in the background, she has had a rough time and she would say, in a Sudanese accent "Itbahdalta yaa Leila," or in an Egyptian accent "Itbahdilt ya Leila." And I would wish that she wasn't saying that. [...] For I don't want that word. It frightens me. (Aboulela, 2002: 202)

[Il n'y a pas d'équivalent en anglais, aucun mot ne s'en rapproche assez : « décoiffé », non, « indigne », non, « harcelé », aussi non. Une amie me racontait sa mauvaise journée, une journée brûlante, enfant transporté d'urgence à l'hôpital, mari Dieu sait où, d'autres enfants criaient en arrière-plan, elle a eu du mal et elle disait, avec un accent soudanais « Itbahdalta yaa Leila », ou avec un accent égyptien « Itbahdilt ya Leila ». Et j'aimerais qu'elle ne dise pas ça. [...] Car je ne veux pas de ce mot. Cela me fait peur.]

« Bahdala » est, dans le récit d'Aboulela, à la fois féminisée et spécifiquement liée à l'expérience de l'exil des femmes arabes migrantes : « *I travel from home and blows to my pride knock some sense into me, some sense* [Je voyage de chez moi et les coups portés à ma fierté me donnent du sens, du sens] ». C'est l'expression d'une dissolution effrayante qui triangule mais dépasse ses

équivalents anglais les plus proches « dishevelled », « undignified » et « harassed ». Empreint d'expérience de vivre dans le monde musulman, ce mot ne peut pas être directement transplanté dans la culture anglo-saxonne.

Ce qu'Aboulela démontre ici, c'est une autoréflexion de la part de ce que Stephen Kellman appelle les « *translingual writers* », c'est-à-dire les écrivains qui écrivent dans plus d'une langue, ou dans une langue autre que leur langue maternelle, sur les questions de langue et de traduction. Négociant entre langues, à partir d'une position bilingue ou plurilingue, demande un engagement explicite ou indirecte avec la politique du langage, les limites de la traductibilité et la question du rapport entre langue et identité. Même lorsqu'elle écrit en anglais sur la Grande-Bretagne, affirme Aboulela, elle est toujours traductrice, essayant de transmettre le noyau apparemment intraduisible de l'expérience des femmes immigrées arabes – « bahdala » - en anglais. Aboulela présente la traduction comme un transfert de « valeur » sans distorsion ni diminution, mais aussi comme un processus toujours nécessairement incomplet.

Une autre « *translational writer* », Xiaolu Guo, écrivaine chinoise installée actuellement à Londres, romance aussi le multilinguisme lui-même dans le roman *A Concise Chinese-English Dictionary For Lovers* (2007) [Petit dictionnaire chinois-anglais pour amants (2008)]. Avant de mettre ses pieds sur le territoire occidental, Guo est déjà l'auteur de beaucoup de romans, films, documentaires en chinois. *A Concise Chinese-English Dictionary For Lovers* est son premier roman écrit en anglais. Guo me console avec son apprentissage ardu et troublé de l'anglais et des sujets comme les limites de la traductibilité, le trouble d'identité et l'incapacité de la langue à améliorer les relations interpersonnelles traitées dans ce roman. Si Kellman appelle les écrivains translingues « ambilinguals », pour Xiaolu Guo, le préfixe « ambi- » paraît plutôt dans le sens « ambivalent » que « ambidextre ». Le premier jour de son arrivée à Londres, la jeune héroïne chinoise de *A Concise Chinese-English Dictionary For Lovers* a commencé à perdre les roues de sa valise « *made in China* » et puis son nom (Zhuang Xiao Qiao réduit en « Z » pour faciliter sa prononciation pour les Britanniques), son identité de sa

racine et la culture chinoise. Z est jetée dans l'embarras par la mécompréhension, mauvaise utilisation des mots et tous les malentendus provoqués dans sa communication avec les Britanniques. Elle ne comprend pas pourquoi l'anglais ne peut pas se parler de la manière dont les Chinois se font comprendre : sans grammaire, ni changement de verbes ou de genres, ni différence des temps. Elle écrit « *Heathlow Airport* » au lieu de « *Heathrow Airport* » et « *Loyal Family* » au lieu de « *Royal Family* », et prend « *filthy water* » pour « *fizzy water* », ce qui produit un effet comique dans son œuvre. De plus, Guo s'interroge sur l'illogisme de l'anglais comme outil de communication du point de vue d'une Chinoise de telle manière que les lecteurs britanniques s'amusent de la nouvelle perspective pour examiner leur langue : Z trouve le dialogue de salutations des Britanniques stupide car la question et la réponse sont pareilles (-*How are you ? -I am very well. How are you ? -I am very well.*) Le nom de la crème « *whipped cream* » lui rappelle l'image où une femme vêtue de bottes en cuir fouette un homme nu agenouillé et la déroute.

C'est un roman structuré formellement, thématiquement et linguistiquement autour du mouvement entre les langues. En tête de chaque chapitre de ce roman se trouve un nouveau mot anglais que Z assimile. Chaque chapitre raconte un mois de son séjour à Londres et suit son histoire d'amour avec un homme britannique plus âgé qu'elle auquel le texte s'adresse partiellement. Z tombe amoureuse avec le « *beautiful language* » de son amant, et le récit de leur histoire d'amour retrace en même temps les rebondissements de sa relation avec l'anglais. Ce petit dictionnaire chinois-anglais est un journal intime qui démarre par un anglais de débutante et témoigne d'un progrès constant de sa maîtrise de la langue, ce qui constitue ironiquement une métaphore de sa prise de conscience évolutive de l'impossibilité d'atteindre une communication parfaite entre des personnes malgré une maîtrise parfaite de la langue.

L'évolution de l'anglais de Z devient un moyen d'examiner comment la langue pétrit la vision du monde et comment le soi est construit entre les langues. Z arrive à Londres avec son *Collins Concise Chinese-English Dictionary* et avec une foi en

ce qu'il représente apparemment : la langue comme un système stable de correspondances biunivoques entre mot et référent ; la traduction comme simple processus de substitution entre des systèmes différents mais en même temps commensurables. Selon Z, « *Concise* meaning simple and clean ». Il s'avère que ce texte néanmoins parvient à déstabiliser de telles vues monologiques en exposant la tension croissante entre la certitude apparente des définitions du dictionnaire qui débute chaque chapitre, et la nature compliquée de l'expérience de Z avec l'anglais et avec son amour. Le titre du roman nous renvoie à l'une des ironies centrales du récit : l'insuffisance du dictionnaire comme mode de traduction pour fonctionner comme une vision des relations interpersonnelles. En fin de compte, c'est Z et son amour, plutôt que le chinois et l'anglais, qui s'avèrent incommensurables.

Quant à Amin Maalouf, écrivain franco-libanais, il incarne lui aussi une situation problématique : oriental et occidental tout à la fois ; chrétien et arabe. Né à Beyrouth dans une famille d'intellectuels de confession à l'église catholique melkite, il passe son enfance en partie en Égypte et au Liban. Cette impression d'être toujours étranger, chrétien dans le monde arabe, ou arabe en Occident, explique les thèmes récurrents de ses œuvres : le nomadisme et la minorité. Il lui paraît difficile d'écrire en arabe, langue pratiquement « intouchable » pour un écrivain ; l'arabe classique est en effet une langue sacrée, et l'arabe dialectal n'est pas une langue écrite. Pourtant pour lui, le français est la « langue d'ombre », par opposition à la « langue de lumière », l'arabe. Les deux cultures derrière les deux langues ne sont pas pour autant opposées l'une à l'autre dans leur représentation de ses romans. Écrits en français, ses romans sont marqués par ses expériences de la guerre civile et de l'immigration. Ils sont caractérisés par des voyageurs ambulants entre les terres, les langues et les religions. Dans son livre *Les Identités meurtrières*, il exprime sa répugnance contre l'idée que l'affirmation de soi va souvent de pair avec la négation de l'autre. Il est convaincu que l'on peut rester fidèle aux valeurs dont on est l'héritier, sans pour autant se croire menacé par les valeurs dont d'autres sont porteurs.

Dans son essai *La Couleur de l'écrivain* publié en 2014, Sami Tchak emploie un procédé dialectique de questions-réponses, où le questionneur-lecteur-archétypal, « une femme blanche » qui n'a pas lu tous les livres dont elle parle, lui pose des questions telles que « Êtes-vous un écrivain noir ? », « Vous définissez-vous comme un écrivain universel ? », « Pourquoi écrire en français plutôt que dans votre langue maternelle ? », « Pourquoi ne pas écrire à propos de votre pays plutôt que du reste du monde ? ». D'un côté, Tchak avoue que son rapport au monde était influencé en partie par sa peau ; de l'autre côté, il refuse de servir de porte-voix pour les Noirs, et souligne que son travail d'écrivain consiste toujours à proposer sa propre voix. Mais pour faire entendre sa propre voix, il doit abandonner sa langue maternelle, le tem, comme langue écrite, et écrire en français. Ayant appris que son fils a rejeté son nom original donné par leur village et a adopté un pseudonyme, le père de Tchak lui crache une pluie de reproches : « Ta voix est la voix du vide. Tu as fait de l'histoire de notre famille un morceau de sucre dans les océans. Tu vas fondre dans le grand monde, ta saveur disparaîtra dans la saveur des autres. Tu parles de quoi dans tes livres ? Est-ce que tu parles de nous ? Est-ce qu'il y a des mots dans une autre langue pour vraiment parler de nous ? Est-il possible que tu parles de nous pour nous ? Je me demande si toi-même tu entends encore ta propre voix. » Bien qu'un nom de plume ne signifie pas une métamorphose spirituelle destructrice, ces mots avertissent du danger de perdre sa propre langue, du risque de devenir « une plante sans racine » et de l'influence hégémonique d'une langue sur son identité.

Si les écrivains africains n'apportent rien à la richesse de la langue française ni à la littérature, que les créations authentiques, les histoires et les personnages universels et immortels ne se produisent que dans la langue maternelle, à quoi sert d'écrire en français ? Lors d'un entretien publié en 2001 dans *Le courrier de l'UNESCO*, une question a été posée à Chinua Achebe, le grand écrivain nigérian : « Les artistes revendiquent, certes, le droit de dire leur histoire, mais de la dire dans leur propre langue. Vous êtes bien placé pour les comprendre, vous dont le roman

*Things Fall Apart*²³ aura été traduit en cinquante langues, mais pas en ibo, votre langue maternelle... » Achebe répondit : « Bien sûr que cela m'est pénible. Mais mieux vaut un roman sur le peuple ibo écrit en anglais que pas de roman du tout. Vous ne pouvez tout de même pas attendre que les circonstances soient idéales pour passer à l'action ! Chacun fait ce qu'il peut, au moment présent, car personne ne sait où va nous mener la situation actuelle. La question de la langue ibo ne cesse de me préoccuper, et j'y travaille sans cesse. (Mais pour le moment), mon roman *Things Fall Apart* a fait découvrir le peuple ibo au monde. »

À ma propre expérience, si je renonce à écrire en chinois, c'est que ce que je tiens à exprimer est probablement passible d'une censure dans mon territoire. Bien que ce que j'écris n'intéresse sans doute pas beaucoup de lecteurs·trices francophones, du moins je leur offre une possibilité de découvrir ce qui se passe en Chine en feuilletant une nouvelle d'une écrivaine amatrice. J'apporte ma petite contribution aux travaux épiques et héroïques que mènent tous les scripteurs vivants ou morts, d'ouvrir une fenêtre au reste du monde.

Parfois la traduction peut être très importante chez un·e écrivain·e, surtout celle d'un dialecte. À travers ses narratrices, Elena Ferrante traduit le napolitain dans l'italien standard, une langue apparemment incolore, inodore, surveillée, voire étouffée. Selon Chiara Montini, chercheuse indépendante et traductrice, Ferrante semble vouloir effacer le napolitain, dont la présence absente est cependant constante, silencieuse et envahissante. Elle l'efface en précisant : « *disse in dialetto* » (dit-il en dialecte). En fait, la langue de Ferrante est plus étrangère qu'il n'y paraît : elle brouille la frontière entre la traduction et l'écriture. De même qu'elle préfère occulter son identité derrière des textes qui semblent bien être autobiographiques, elle cache aussi sa relation au napolitain par le biais d'un italien policé. « Les deux langues de Ferrante feraient alors partie d'un projet d'écriture où l'autobiographie accompagne la fiction et semble se fondre en elle. » Le napolitain devient une partie de la fiction et n'accède au monde réel que par le biais

²³ Chinua Achebe, *Tout s'effondre* (titre original : *Things Fall Apart*), traduit par Pierre Girard, Paris, Actes Sud, 2013.

de la traduction.

Dans ma nouvelle, il est déjà impossible de présenter ou insérer des sinogrammes dans un imprimé français, sans parler des dialectes chinois plus difficiles à matérialiser. Mais j'espère pouvoir laisser entrevoir l'esprit ou les coutumes chinois à travers les écrits en français. Au niveau de la langue, je donne intentionnellement une apparence peu naturelle, inhabituelle à l'égard des lecteurs·trices français. Je tiens à teinter ma nouvelle d'une trace de « translational writing » en rendant mes lecteurs·trices conscients que la narratrice est chinoise et que sa langue maternelle est le chinois. À travers ce « français de débutant » et cette traduction garnie de calques et des présentations de la culture chinoise, je souhaite mettre en exergue les troubles identitaires chez la narratrice ainsi que la perplexité qu'elle éprouve entre deux systèmes de signification perpétuellement en mouvement.

- **Pourquoi un récit à la première personne du singulier ?**

D'abord, cette forme narrative peut créer une intimité confessionnelle. Le romanesque s'efface pour livrer un journal intime qui permet au personnage d'exprimer ses sentiments, ses pensées et ses expériences. Narrée à la première personne, l'histoire sera plus fiable, parce que le monologue intérieur présente les impressions et les pensées telles qu'elles sont, sans aucune intervention d'un narrateur qui sélectionne ou réduit les perceptions ou les souvenirs. La narration peut paraître illogique, inconsistante, non conforme aux règles grammaticales, et passer d'une observation à une autre de manière franche, sans transition conventionnelle, ce qu'on appelle le « courant de conscience » (*stream of consciousness*). Avec cette technique narrative, le lecteur croirait que c'est une véritable Chinoise qui raconte devant lui une histoire se déroulant en un continent exotique.

Deuxièmement, la narration à la première personne du singulier offre une perspective limitée, incomplète par rapport à l'image entière de la réalité. Les

informations ignorées ou dissimilées reflètent un manque d'objectivité, d'impartialité de la narratrice. Le but est de laisser entrevoir les limites de l'humanité. De plus, comme dans un roman policier, le lecteur découvre la vérité en même temps que la narratrice à mesure que les preuves se complètent. Ainsi, une partie de réalité peut être cachée tout exprès pour que la fin de certains chapitres soit surprenante en révélant une vérité inattendue. L'effet du revirement imprévu est de bouleverser le lecteur de manière frappante et d'orienter l'histoire dans une nouvelle direction.

- **L'approche de l'autofiction**

L'« autofiction » est un néologisme créé en 1977 par Serge Doubrovsky, critique littéraire et écrivain français, qui disait : « L'autobiographie est réservée aux grands de ce monde, aux héros ; moi, ce que je vais écrire, c'est une autofiction. » Composé du préfixe « auto » et de « fiction », « autofiction » est un mot d'ambivalence, désignant un genre littéraire qui associe deux types de narrations opposés : c'est un récit fondé, comme l'autobiographie, sur le principe des trois identités (une adéquation entre l'auteur·trice, le·la narrateur·trice et le personnage), qui emprunte cependant les techniques narratives à la fiction. Il s'agit du croisement entre un récit réel de la vie de l'auteur·trice et un récit fictif explorant une expérience vécue par celui-ci.

L'approche de l'autofiction, c'est de romancer les événements que l'auteur·trice a vécus. C'est-à-dire que d'un côté, les faits sur lesquels porte le récit sont réels ; de l'autre côté, ses modalités narratives s'inspirent de la fiction. C'est un genre entre le journal intime et le roman. Il s'agit d'un mélange de souvenirs et d'imaginaire, une combinaison de l'engagement de l'autobiographie et des éléments fictifs. C'est un genre affranchi du « pacte autobiographique » (P. Lejeune). La factualité est mise au second plan au profit de l'économie du souvenir. Les noms des personnages ou des lieux peuvent être modifiés. Le souvenir est susceptible d'être falsifié au gré du choix narratif de l'auteur·trice. La

fabulation de la factualité permet à l'auteur·trice de creuser, d'enrichir ou faire évoluer le récit qu'il·elle tisse ainsi que son imagination. On ne sait pas si c'est vrai ou faussé, c'est aux lecteur·trice·s de départager.

Débarassée des censures intérieures, l'autofiction laisse une place prépondérante à l'expression de l'inconscient dans le récit de soi. La fiction devient ici la voie vers une quête identitaire, particulièrement à travers des moyens de la psychanalyse. Certains théoriciens considèrent que ce genre littéraire existe depuis des siècles ; à l'époque, il portait le nom de « confession », « pensée », etc. Et ce mot religieux de « confession » nous ramène aux concepts de la rédemption, de l'aveu, de la culpabilité et de la honte. Ce ne serait donc pas écrire au « je » pour se raconter, mais plutôt pour se retrouver, se reconstruire une identité.

Souvent identifié comme le fondateur de ce genre littéraire, Marcel Proust, dans *À la recherche du temps perdu*, s'intéresse surtout à une réflexion psychologique sur la littérature, sur la mémoire et sur le temps. En racontant la chronique de la vie mondaine entre 1880 et 1914, il relie les moments précieux de résurrection du passé par la continuité du récit. Dans son roman, les événements sont décrits dans les moindres détails, dans un contexte historique très spécifique, ce qui le conduit cependant à l'universel : « J'ai eu le malheur de commencer mon livre par le mot 'je' et aussitôt on a cru que, au lieu de chercher à découvrir des lois générales, je m'analysais au sens individuel et détestable du mot », écrit Marcel Proust dans les *Journées de lecture*. Bien que l'autofiction soit souvent accusée d'égoïsme et de narcissisme, il y a un lien sociohistorique derrière cette envie d'écrire à partir des expériences individuelles. Le « je » individuel peut être un « je » collectif. L'autofiction a pris son essor au moment où plusieurs mouvements sociaux revendiquaient une parole au nom des femmes, des homosexuels et des communautés marginalisées. Il y a quelque chose de politique dans l'autofiction, dans cette envie de reconnaissance, de récupérer une identité. Beaucoup de théoriciens littéraires comme Bakhtine et Blanchot soulignent que pour écrire, il faut être capable de sortir de soi. Et les œuvres autofictionnelles sont souvent exclues du programme d'enseignement de la littérature à l'université. Des

écrivaines d'autofiction comme Annie Ernaux, l'autrice de *Mémoire de fille*, doivent se justifier et défendre leurs œuvres comme étant légitimes. N'étant ni complètement du côté de la réalité, ni tout à fait du côté de la fiction, l'autofiction se situe sur la frontière et s'amuse de cette ambiguïté. Comme le *queer* qui refuse d'être défini d'aucune catégorie sexuelle, l'autofiction refuse l'étiquette que les théoriciens aimeraient accoler aux œuvres avec les « genres ».

- **Passé simple vs. Passé composé**

Le passé simple et le passé composé sont les deux temps de la narration, c'est-à-dire le temps principal d'un récit en français. Ils sont employés pour les événements considérés comme principaux, qui constituent la trame de l'histoire et y apparaissent dans l'ordre selon lequel ils se sont réellement produits. Les autres événements et situations, non essentiels, de second plan, qui constituent le « décor », sont indiqués chacun dans un temps qui met en évidence leur relation temporelle avec l'événement principal. Pour les temps du passé, le temps du décor est l'imparfait. Employer l'imparfait, c'est mettre à l'arrière-plan ce dont on parle, tandis qu'en employant le passé simple ou le passé composé, on met au premier plan ce dont on parle. Les événements indiqués au temps de narration sont considérés comme achevés, accomplis. En ce qui concerne le temps du décor, l'imparfait indique une action ou un état en cours au moment où se déroule l'événement principal. En un mot, l'imparfait est utilisé pour décrire un contexte ou montrer qu'une action est habituelle dans le passé, lorsque le passé simple et le passé composé sont utilisés pour faire un récit.

Et pourquoi passé simple et pas passé composé dans la narration de ma nouvelle ? Si on se réfère à J. Damourette et E. Pichon, le passé simple « accorde aux faits passés une mention purement abstraite, ponctuelle, sans reviviscence, ainsi que sans effet sur le présent » (1936 : 168-169). Ainsi, le passé simple renvoie à des faits qui se sont produits à un moment défini du passé et qui n'ont pas d'incidence dans le présent. Les événements relatés n'ont pas de lien avec le moment où on produit le texte. Au contraire, le passé composé indique que l'action s'est produite dans un temps indéfini,

généralement récent, et peut avoir des conséquences dans le présent. Selon Émile Benveniste, le passé simple est non déictique, tout comme le récit qui est son cadre d'emploi quasi exclusif, ce qui s'accompagne d'une impression de distanciation ou d'éloignement temporel avec l'événement mentionné. En revanche, le discours et ses temps (passé composé, par exemple) sont déictiques, c'est-à-dire ancrés dans la situation d'énonciation. Ainsi, l'auxiliaire au présent du passé composé constitue l'ancre dans le présent des interlocuteurs.

Si je choisis le passé simple au lieu du passé composé, c'est parce que j'aimerais mettre à l'écart l'histoire du passé avec la vie du présent. Chaque chapitre commence par une narration nouvelle de la réalité présente pour imposer une rupture avec la fin du chapitre précédent. Et au fur et à mesure de la narration, à l'aide d'un certain « joint » intermédiaire, la narration se dirige vers la vie du passé, racontée au passé simple. Il s'agit d'un mouvement alternatif entre deux espaces temporels pour inciter le lecteur à réfléchir sur le lien éventuel entre la vie du passé et la vie présente de la narratrice.

Conclusion

Écrire une autofiction en français m'offre une nouvelle opportunité d'examiner ma vie en Chine. Je scrute mon enfance et mon adolescence à la manière des lecteurs européens et y trouve des événements porteurs de sens. La langue française est non seulement un outil pour faire entendre une voix asiatique au monde occidental, mais

aussi une source de création artistique. Tombée dans le ravin entre le français et le chinois, j'essaie de le combler en construisant un monde fictionnel tissé par les deux langues. Je suis convaincue qu'il n'y a pas de frontière entre l'idéogramme et l'alphabet, la langue et l'image, la réalité et le rêve. Raconter la vie d'une jeune Chinoise dans une langue latine me permet d'explorer l'apport de l'interaction de différentes langues et cultures à la création littéraire.

Références bibliographiques

1. Chantal Stoïchita de Grandpré, *Écrire en langue étrangère : interférences de langues et de cultures dans le monde francophone*, Robert Dion, Hans-Jürgen Lüsebrink et János Riesz (dir.). Québec : Éditions Nota bene ; Frankfurt : Iko-Verlag, 2002. – 566 p. ; 21 cm. – (Les Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise ; 28).
2. Chiara Montini, *Entre écriture et traduction : la langue étrangère d'Elena Ferrante*, <http://delibere.fr/ecriture-traduction-langue-etrangere-elena-ferrante/>, publié le 12 décembre 2017.
3. Chloé Delaume, *Mes bien chères sœurs*, « Fiction & Cie », Paris, Seuil, 2019.
4. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris, Gallimard, 1966.
5. George Orwell, *1984*. Londres, Secker & Warburg, 1949.
6. Jacques Damourette & Edouard Pichon. (1936) *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française 1911-1936*, tome V, Paris, D'Artrey.
7. Jean Rousset, *Narcisse romancier : essai sur la première personne dans le roman*, Paris, J. Corti, 1986.
8. Leila Aboulela, "Moving away from accuracy". Cairo, *Alif: Journal of Comparative Poetics* 22, 2002. P. 198-207.
9. Philippe Forest, *Le Roman, le je*, Nantes, Pleins feux, 2001.
10. Rachael Gilmour, Living between languages: The politics of translation in Leila Aboulela's *Minaret* and Xiaolu Guo's *A Concise Chinese-English Dictionary for Lovers*, *Journal of Commonwealth Literature* 47:2, 2012. 207-227.
11. Rosalie Lavoie, « Le sens collectif de l'autofiction : entretien avec Karine Rosso ». *Liberté*, n° 318 (2017): 7-12.
12. Sami Tchak, *La Couleur de l'écrivain*. Collection Harlem Renaissance. Éditeur : La Cheminante, 2014.
13. Steven Kellman, *The Translingual Imagination*. Lincoln and London: University of Nebraska Press, 2000.

14. Ulla Musarra-Schröder, *Le Roman-mémoires moderne : pour une typologie du récit à la première personne, précédé d'un modèle narratologique et d'une étude du roman-mémoires traditionnel de Daniel Defoe à Gottfried Keller*, Amsterdam, APA, Holland University Press, 1981, (ISBN 9030212365) ;
 15. Virginie Despentes, *King Kong Théorie*. Paris, Grasset, 2007.
 16. Xiaolu Guo, *A Concise Chinese-English Dictionary for Lovers*. London : Chatto & Windus, 2007.
 17. Yukio Mishima, *Confessions d'un masque*. Traduit par Renée Villoteau. Collection : Du monde entier. Éditeur : Gallimard, 1972.
-

Annexe : ma première pièce théâtrale

Esclaves rêveurs²⁴

PERSONNAGES : Esclave N°8, Esclave N°4, Esclave N°12, Gardien de prison, tous les autres rêveurs (joués par l'ensemble des spectateurs)

LIEU : Usine à rêves

TEMPS : en 2048

PREMIERE PARTIE

A 7h30 du matin, le Gardien de prison, fredonnant, avec un cahier sous le bras, entre dans la salle à dormir où les lits sont étroitement placés. Au chevet de chaque lit, il y a une machine liée à un casque par des câbles.

GARDIEN DE PRISON, *se baissant près du lit de N°1 pour observer l'écran de l'appareil inscripteur* : Durée totale, une heure et demie. (*en faisant des notes sur le cahier*) Qualité d'image, mauvaise. Mesure électrique, moyenne. (*Il se tourne vers le lit en face.*) Durée totale, une heure seize minutes. Qualité d'image, bonne. Mesures électriques, violente ! Attends, c'est quoi ça ? (*Sa tête s'approche de l'écran.*) C'est un homme ou un chien ? Beurk ! Oh ! Aïe ! Ça a l'air pas mal. Je vais le garder pour cet après-midi. (*Il allume l'appareil inscripteur de N°12. C'est vide. Il n'y a rien sur l'écran. Il se met en colère.*) Douuuuuuuuuz ! Numéro douuuuuz, viens tout de suiiiiiiiiite !!!

N°12 lui vient en courant, tête baissant, n'ose pas le regarder.

GARDIEN DE PRISON, *avec un sourire méprisant* : Tu te fous de ma gueule, c'est ça ? Tes rêves sont devenus noir et blanc depuis la semaine dernière ! On sait bien ce à quoi tu joues ! Tu penses qu'on va te libérer quand tu ne rêves pas ? Faut pas rêver ! Non... faut rêver ! ... enfin, en tout cas, ce que je voulais dire c'est que, ne te fous pas de ma gueule, putin ! Tu sais combien d'argent tu nous as fait perdre ? Cent million de citoyens n'ont rien rêvé pendant toute la nuit ! Aujourd'hui va voir une chute de 2,5% d'efficacité au travail à l'échelle nationale ! Si chaque travailleur est capable de produire une richesse qui vaut 20\$ par heure, 16 milliard dollars va s'évaporer du jour au lendemain ! Le train grandiose du développement de notre Grande Nation va se ralentir pendant une bonne minute à cause de toi ! Mais tu t'en fous, toi. Ta petite tête

²⁴ Cette pièce théâtrale a été écrite en avril 2021 dans le cadre de l'Atelier Ecritures théâtrales et nouvelles dramaturgies numériques de la scène organisé par le metteur en scène Paul Francesconi, inscrit dans le programme du second semestre de la première année du master FABL.

ne pense qu'à fuir d'ici.

N°12, *sanglotant* : Mais non, Monsieur. C'est pas vrai. Je vous jure que je m'attendais pas à ça non plus. J'ai jamais la moindre intention de vous trahir... (*Des barreaux de prison tombent du ciel et l'entourent. Il ne cesse de demander grâce au Gardien.*)

GARDIEN DE PRISON, *tournant vers le public* : Vous, vous êtes des infâmes paresseux ! Vous ne travaillez point. Vous profitez des ressources d'un pays dont le PIB est 10 fois plus que celui du pays qui le suit sans rien d'autre à faire que dormir ! Vous mangez, vous pissiez, vous chiez, et puis vous dormez. Personne n'est plus heureux que vous ! Tout le monde bosse dur pour que ce pays fonctionne. Vous êtes le plus grand ennemi du progrès social !

N°12, *s'agrippant aux barreaux, regard vers le public* : Ici, dans l'Usine à rêves, personne n'est plus docile que moi. J'obéis à tout moment à tous les ordres. Je mets le casque et ferme les yeux à l'heure comme on me le demande. Je ne suis jamais sorti de la porte en dix bonnes années. Chaque jour je ne peux voir d'autres couleurs que les murs gris et les uniforme noir et blanc. (*levant la tête*) Couleurs ! Combien de joie et de passion m'ont apporté les couleurs ! Je peignais les paysages en voyage à travers le monde. Quel homme heureux, débordant d'imagination et d'enthousiasme ! Tout est perdu cette année-là. L'année effrayante m'a tiré du paradis et m'a jeté dans l'enfer. Je suis dès lors détenu dans ce bâtiment gris et glaçant et chargé de produire des rêves pour la Grande Nation, comme tous les travailleurs à la chaîne dans ce pays. Je n'ai plus aucune occasion de voir le rosier ni la mer. Sachez qu'au moment où je vous parle de rosier et de mer, je n'ai aucune idée de ce que signifient ces deux mots dont je ne me souviens que grâce à la mémoire musculaire. Je me souviens de l'impression agréable que ces deux objets m'ont provoquée il y a longtemps, mais j'oublie ce à quoi ressemblent les couleurs rose et bleue...

DEUXIEME PARTIE

Dans la salle à manger, N°4 et N°8 prennent le petit déjeuner sur la même table.

N°4 : T'as eu quoi hier soir ?

N°8 : Alors ça, tu vas rigoler. Hier soir, j'ai rêvé d'un singe qui était bloqué dans un aquarium. Et moi j'étais bloqué dans le corps du singe. Je me sentais vraiment submergé par l'eau. Le toucher de l'eau, la pression, l'asphyxie, tu vois ? Ça me donnait envie de pisser. Donc j'ai pissé. Et tout à coup, l'eau est devenu tout noir. Et la première chose que j'ai fait dès que je me suis réveillé, c'est de vérifier si j'ai fait couler du sang sur la literie. J'ai vraiment peur que je devienne une femme ou une singe femelle quoi !

Les deux rient aux éclats.

N°8 : Et toi, t'as eu quoi ?

N°4 : Lila.

N°8 : Encore ? (*rire*) Je comprends maintenant pourquoi t'es chargé de deux fois plus de spectateurs que moi. Tu sais faire des séries ! D'autant plus que les comédies romantiques ne nous jamais ennuient. Alors, dis-moi, qu'est-ce qui s'est passé hier ? C'était toujours dans les années épidémies ? La lettre qui s'est envolée par la fenêtre la dernière fois lui a finalement parvenu ?

N°4 : Je... je ne suis pas sûr. C'était pas aussi clair qu'avant. C'était comme dans un brouillard. Je présume que je ne l'ai même pas vue... mais je l'ai sentie... par l'odeur... l'odeur de ses cheveux... comme s'ils étaient sous mon nez. Peut-être était-elle vraiment près de moi. Peut-être m'a-t-elle même dit quelque chose. Mais c'était très vague... j'ai vu peut-être une silhouette... je ne me rappelle plus... j'étais embrouillé.

N°8 : Comment ça ? Tu as toujours la meilleure qualité d'image parmi nous.

N°4 : Peut-être mes rêves, eux aussi, ils vont être dilués petit à petit, d'abord la figure brouillée, et puis plus de couleur, jusqu'à la disparition totale, juste comme ce qui est arrivé à N°12.

Un instant de silence entre les deux.

N°4 : T'en penses quoi ? Tu crois qu'un jour, on va n'avoir plus rien à rêver, juste comme N°12 ?

N°8 : ... je ne sais pas.

N°4 : Ton aquarium, c'était pas noir-et-blanc ? Il y avait d'autres couleurs ?

N°8 : ... non.

N°4 : Voilà, c'est une signe ! Nous allons tous perdre la faculté de rêver à la fin, comme les autres deux milliards de personnes qui vivent dans ce pays. Il n'y aura plus de rêve, plus de joie, plus de folie, plus d'horreur, plus de douleur, plus de couleur, plus de beauté... et on va devenir quelqu'un d'ordinaire, sans visage, fondu dans la foule, quelqu'un qui répète sans relâche un geste pour gagner son pain du jour, quelqu'un qui s'ennuie jusqu'à la mort. On va devenir des VRAIS esclaves. Esclaves de la monotonie...

N°8 : Arrête de raconter ce genre de chose... Ça sert à rien... D'ailleurs, on sait jamais...

N°4 : Tu n'as pas peur ?

N°8 : ... de quoi ?

N°4 : De tout. D'être engouffré par cet immense bâtiment obscure, de l'air humide, de la salle étroite, du marbre froid et dur, de l'odeur des machines, des câbles liés aux milliers de têtes remplies de chiffres et d'argent, des caméras de surveillance décorant ce bâtiment d'un bout à l'autre... Je te dis que ce qui vole nos rêves, ce n'est d'autre rien que cette prison. Quand on me confine, qu'on m'empêche de prendre contact avec ce dont j'ai tiré des sources d'inspiration, je n'ai plus rien à enrichir mes rêves. Je ne me souviens plus de la dernière fois où j'ai traversé l'enceinte pour que l'air frais frôle mes joues. Eux, ils ne sauraient pas comprendre. Ils ne veulent que le résultat, ils s'en

foutent de comment on l'obtient. Je n'ai pas peur des ténèbres, mais j'ai peur que ce logis hideux et impitoyable va m'engourdir un jour aussi bien les membres que l'esprit avant que je ne puisse récupérer la liberté... Si l'on va tous mourir un jour, je préfère mourir dans les rêves qui vont m'emmener dans un autre monde... Et tu sais, la seule chose que je veux faire maintenant, c'est de s'envoler par fenêtre avec ma lettre, la lettre qui me conduira à Lila, ma Lila, la vraie Lila, avant que je ne la perde dans ma tête... Pourquoi tu ne parles pas ? Tu ne veux pas sortir d'ici ?

N°8 : Huit ans avant, quand tu n'es pas encore venu ici, j'ai dit la même chose, à un ami qui n'existe plus dans le monde aujourd'hui. C'était une évasion manquée. De temps en temps, tu me le rappelles. Tu lui ressembles beaucoup. Mais il est beaucoup plus fou que toi. Il a des rêves d'au-delà de notre imagination... Et tu sais, le destin inévitable pour les fous, c'est la destruction. Laisse tomber ton projet de fuite. Personne ne s'échappera de l'Usine, jamais.

N°4 : Tu sais pourquoi l'Etat nous enferme ?

N°8 : Bah... tu le sais bien. Pour transmettre les rêves aux gens pour les divertir ? Pour leur donner plus d'envie de bosser ?

N°4 : Ils nous enferment parce que nous leur faisons peur, parce que nous sommes les seuls qui savent rêver, parce que la rareté fait peur. Nous allons rappeler aux gens qu'un homme peut rêver, imaginer, violer les règles et faire ce qu'il veut, qu'ils ont en réalité la liberté de choisir leur vie. Tu as le droit de choisir ta vie. Tu comprends ? N'aie pas peur, c'est eux qui ont peur de nous.

VOIX DE ROBOT : Numéro-Huit-Est-Demandé-Au-Bureau-Du-Gardien.

N°8 se lève. N°4 le saisit par la main gauche.

N°4 : Je ne peux pas faire ça tout seul. Tu m'aides.

N°8 part et vient au bureau du Gardien.

GARDIEN DE PRISON : Asseyez-vous. Vous êtes quelqu'un d'honnête. Je me fie le plus à vous. Alors dites-moi, à quoi jouent-ils ? C'est quoi la merde dont il a rêvé hier, N°4 ? Théâtre d'ombre ? Un dessin à l'encre à main levée ? C'est ridicule ça. On me vira quand un deuxième N°12 se produit dans l'Usine !

N°8 : J'ai une solution pour fixer ça.

GARDIEN DE PRISON : Dites !

N°8 : Si les rêves deviennent de moins en moins colorés, c'est parce que la durée de sommeil est trop longue. C'est juste comme le lait condensé est toujours plus beau et plus goûteux que le lait frais. Et plus tu ajoutes de l'eau dans le jus d'orange, plus tu obtiendras un couleur clair et un goût fade. Plus la quantité est grande, moins la qualité est bonne. Donc il faut raccourcir le sommeil pour qu'il produise des rêves d'un goût plus intense et d'une couleur plus vive.

GARDIEN DE PRISON : A-ha !

N°8 : Donc pour atteindre cet objectif, sans provoquer des tumultes, je vous propose de faire avancer l'horloge du système de deux heures pour que les esclaves s'endorment deux heures plus tard que d'habitude. Voyez, à 21h, tout le monde doit dormir, mais il ne sera que 19h à l'horloge, les esclaves ne vont dormir que lorsqu'ils voient le chiffre devenir 21h sur l'horloge.

GARDIEN DE PRISON : Je vais y réfléchir. Merci de votre conseil.

N°8 sort et revient à son lit, contemplant l'horloge digitale sur la mur. N°4 le rejoint.

N°4 : Alors ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

N°8 ne parle pas, les yeux toujours fixés à l'horloge.

N°4 : Tu sais, j'ai une idée pour partir d'ici. On va prendre l'habit d'homme de ménage et puis...

N°8 (*cri de joie*) : Yes !

Le chiffre sur l'horloge s'est changé de 14 en 12.

N°4 : Qu'est-ce qui s'est passé ?

N°8 : On peut partir ce soir. Le Gardien a avancé l'horloge de deux heures, comme ça, le système automatique de défense vont se déclencher proportionnellement deux heures plus tard, c'est-à-dire à 23h.

N°4 : Attends, c'est quoi ce truc, système de défense ?

N°8 : Alors tu sais bien qu'il y a deux sentinelles à la porte de ce bâtiment ? Ils sont là pour nous empêcher de nous échapper lorsqu'on prend de l'air dehors. Et le système automatique de défense, c'est pour relayer leur travail quand ils s'endorment comme tout le monde à l'extérieur de ce bâtiment à 21h. Donc à 21h, quand tout le monde s'endort, le système automatiquement démarre en verrouillant tous les accès à ce bâtiment.

N°4 : Donc ce soir, il ne va commencer à fonctionner qu'à 23h...

N°8 : Exactement. Et à ce moment-là, les sentinelles à la porte auront été endormies depuis deux heures. Donc le projet c'est ça : quand l'horloge fait 19h, on va sortir sous prétexte d'une petite promenade. Le Gardien nous donnera la permission, croyant que les sentinelles se tiennent toujours à leur poste.

N°4 : Super ! On va faire ça !

NARRATEUR : Quand l'horloge indique 19h30, les deux rêveurs ouvrent la porte, coeur plein d'espoir, imaginant le premier arbre, oiseau, et peut-être crotte de chien qu'ils vont rencontrer hors de l'enceinte. La gaité est subitement figée par la vue des deux sentinelles debout avec un regard vigilant sur eux. Lorsque N°8 s'est apprêté à se retourner, N°4 s'élance de toute force vers l'enceinte. Il traverse le premier arbre, il entend un chant d'oiseau, il marche sur une crotte de chien, et il entend un bruit de tir de fusil, il tombe par terre, il arrête de respirer.

TROISIEME PARTIE

N°8 et N°12 se tiennent debout derrière des barreaux de prison. Peu de lumière sur les deux visages.

GARDIEN DE PRISON : N°8, comment as tu osé trahir ma confiance ?! Je n'aurais jamais dû croire que quelqu'un d'entre vous devrait être fiable ! Après tout, vous êtes tout pareil. Vous deux êtes désormais privés de liberté de déplacement.

Le Gardien part.

N°8 : J'aurais pu le retenir.

N°12 : Arrête de te blâmer. Ce n'est pas de ta faute.

N°8 : J'en ai marre d'être le survivant. Je fais courir le risques aux autres, je leur demande de ne point s'inquiéter, et quand le plan échoue, je suis épargné de la mort, alors que mes amis sont tués. Ils sont tous les deux d'une âme sublime, moi, je ne suis qu'un lâche. Je n'ai pas le courage de me tuer, même si je suis dix fois plus digne de la mort qu'eux.

N°12 : Non, tu es loins d'être un lâche. Un lâche ne saurait pas écrire un tel ouvrage comme la *Rue à sens unique*.

N°8 : Ha ! Le livre fatal qui me fait envoyer ici.

N°12 : Tu sais, ce livre m'a donné beaucoup de courage. Depuis ma naissance, je me suis fait facilement distinguer des autres. Je suis né différent. Mes parents me considéraient comme le fils du démon. Je me sentais tourmenté par leurs préceptes. Je ne m'entendais jamais bien avec mes camarades. Leur frivolité m'éloignait d'eux. Les profs, les patrons n'étaient jamais contents de moi. Je ne fixais pas les problèmes, je les étais. C'était là que j'ai découvert ton livre, avant qu'il soit censuré peu de temps après. Et j'ai réalisé que ce n'est peut-être pas moi qui est l'erreur, c'est le monde l'est. Ton livre m'a donné le courage de ne pas avoir honte d'être différent. Par contre, quand le gouvernant a commencé à chasser ceux qui savaient toujours rêver, je me suis décidé de mener une vie discrète. J'essayais de m'assimiler aux gens ordinaires. Mais d'une manière ou d'une autre, on me remarquait, en tant que non-conformiste. Quand je riais, on me demandait de pleurer ; quand je pleurais, on me demandait de rire. Quand je me taisais, on me dénonçait.

NARRATEUR : Il est 21h. Le Gardien de prison vient avec les casques demander aux deux esclaves de dormir. Malheureusement que tous les deux souffrent de l'insomnie ce soir. Ils ont du mal à dormir. Vingt minutes plus tard.

VOIX DE ROBOT : Aucune-Activité-Electrique-Du-Cerveau-Détectée

NARRATEUR : Le Gardien leur apporte donc une bouteille de somnifères.

N°8 : Laisse moi être brave au moins une fois !

NARRATEUR : N°8 s'empare subitement de la bouteille, avale d'un seul coup toutes les pilules et tombe sur le lit. Le Gardien essaie en vain de sortir les médicaments de sa bouche. Il se précipite dehors pour demander de l'aide.

N°12, *s'écrie vers le public* : Quel horreur ! N°8 est mort ! On l'a tué !

NARRATEUR : Tous les rêveurs sont réveillés. Les activités électriques cérébrales de tous les citoyens de ce pays sont bouleversées violemment ce soir.

le décor : Sur le mur du fond, on voit ces images sanglantes successivement glisser, qui représentent les scènes imaginaires des gens autour de la mort de N°12 : un couteau planté dans sa poitrine couverte de sang, écrasé par un pied gigantesque, dépouillé de sa peau avec laquelle on fait du cosplay, sa tête noyée dans l'eau à corps renversé à la verticale, son nombril attaché à une pompe à vélo qui a gonflé son ventre et l'a fait éclater, etc.

NARRATEUR : Ce soir, tout le monde a un cauchemar, chacun son intrigue. L'imagination leur revient.